

CONCOURS LITTÉRAIRE 2021



Recueil de nouvelles

« Le dernier mouvement »

Ségolène GUILLEMETTE

1^{er} prix du concours littéraire 2021

Le Dernier Mouvement

Les couleurs pastel du petit jour commençaient à s'illuminer des rayons rougeoyants annonçant une journée chaude d'été. Elle s'étira un peu pour réveiller son corps, et se lança sur le sentier du marais, tennis aux pieds. Ce n'était une grande joggeuse, mais après une semaine difficile, elle aimait bien venir se changer les idées, inspirer l'iode, loin des vacanciers. Elle aimait bien ce marais de Kercabellec, peu fréquenté, même en journée. Quelques moutons broutaient derrière les clôtures électriques, les canards profitaient de la fraîcheur, et elle pouvait voir les mouettes s'envoler au bruit de ses pas. Ici, elle se sentait au diapason avec la nature. Elle traversa les planches de bois, évitant la boue, et après quelques virages se retrouva à nouveau près de la route. Le trajet était court et elle choisit de faire un nouveau tour, longeant le camping encore endormi. Elle entendit une branche craquer derrière elle, et sourit. Il avait décidé de venir la retrouver. Elle ralentit sa foulée pour qu'il puisse la rattraper. Elle sentit sa présence et se tourna pour le voir.

Grégoire bougonna. On était samedi, et même s'il n'avait pas très envie de manger chez ses beaux-parents ce midi, il n'avait pas non plus vraiment envie de travailler... Il décrocha malgré tout. « Ah. Bon. J'arrive. »

Un meurtre au début de l'été, dans une station de Loire-Atlantique discrète mais remplie d'habités, ça n'était pas bon ça... Il se gara sur le parking des ostréiculteurs et poursuivit les quelques centaines de mètres qui restaient à pied. L'avantage d'avoir un corps coincé sous une coque de barque retournée sur le sentier, c'est qu'on pouvait facilement tenir les curieux à distance. La jeune femme avait été retrouvée vers 10 heures par deux promeneurs qui étaient maintenant assis sur une souche de bois, hébétés.

Ils n'avaient pas grand-chose à dire, ils avaient vu le pied, avaient pensé à une chute, mais en soulevant la coque, le corps était lardé de coups de couteaux. Ils en avaient lâché la barque qui était retombée lourdement à côté du corps, et avaient prévenu les secours aussitôt.

Grégoire fit signe à ses deux collègues de le rejoindre à l'ombre, il était trempé de sueur.

« On a quoi ? » Il scruta leurs visages fatigués. Ils venaient de boucler une affaire qui les avait mis sur la corde, mais cette affaire de meurtre, c'était un autre morceau. Charly avait dû faire la fête hier, sa chemise était froissée. Jonathan était impeccable, chaussures cirées à peine poussiéreuses au milieu du marais. Une équipe hétéroclite mais qui fonctionnait bien.

Jonathan pris son calepin et lui décrit ce qu'il avait appris. « La fille s'appelle Manon Bordat. 35 ans, psychologue à Guérande. C'est un des gars de l'équipe qui l'a reconnue parce qu'elle suivait sa fille. Enfin il a un peu douté, avec les coups qu'elle a reçus, mais on a pu confirmer avec les parents qui viennent de partir... Ils étaient proches et elle ne leur avait pas semblé inquiète. Ils ont indiqué qu'elle venait presque tous les week-end dans une petite maison sur le port, qui appartenait à sa grand-mère et dont elle a hérité. Elle aimait cet endroit, cela lui évitait de croiser ses patients. Une fille sans problèmes. »

Charly leva un sac en plastique devant leurs yeux : « On a retrouvé un vieux lecteur de musique à côté du corps. Les écouteurs ont disparu, du coup on entendait la musique diffuser de façon étouffée sous la coque, le volume était poussé à fond. Comme si le type voulait être sûr qu'on la retrouve si on passait par là ». Il appuya sur la touche et la musique reprit, joyeuse, sur les notes du printemps de Vivaldi, complètement en décalage avec l'ambiance macabre du marais. Un peu pataud il essaya d'éteindre à deux reprises avant d'y parvenir. Tous les regards convergèrent vers eux un instant, et chacun parût soulagé lorsque le silence reprit sa place.

Grégoire s'approcha du corps. La jeune femme ne semblait pas avoir eu le temps de se défendre. Ses avant-bras étaient repliés devant son visage, qui avait été épargné. Le reste de sa tenue de course était lacéré, les entailles étaient profondes. Le type avait dû prendre son temps. Certaines plaies ayant peu saigné, il avait dû attendre qu'elle agonise avant de continuer à la poignarder. Combien de temps cela avait-il pris ? Le corps n'avait pas été déplacé, les rigidités n'avaient pas été rompues, et la flaque de sang s'étendait sous le corps. Le décès devait remonter à quelques heures tout au plus, car avec la chaleur qu'il faisait, le corps aurait commencé à se putréfier. Grégoire se frotta le cou. Il n'avait pas prévu ça pour son week-end d'astreinte, mais cette fille non plus...

Il fit signe à ses deux gars de le suivre. « On va aller jeter un œil chez elle, se mettre un peu dans l'ambiance. »

Ils arrivèrent devant une bicoque blanche, couverte d'hortensias, un peu en retrait du port. Les volets bleus étaient entrouverts pour garder la fraîcheur. Ils guettèrent les mouvements, mais seuls les bruits de la place et des pêcheurs parvenaient jusqu'à eux. L'endroit était paisible. Ils poussèrent la porte d'entrée qui n'était pas fermée. Elle s'ouvrit sur un petit salon-cuisine, chaleureux, qui donnait derrière sur une petite terrasse ombragée, où le petit déjeuner pour deux était en train de refroidir. La maison était petite, et ils se retrouvèrent

devant la porte de la chambre. Jonathan la poussa avec précaution. Ils découvrirent un amas de couvertures blanches et de sang. Ils contournèrent prudemment les draps avant de trouver à qui appartenait le sang. L'homme était enchevêtré dans la couette, déchirée. Il avait dû se débattre. Sa carotide était tranchée, ce qui avait dû provoquer la giclée de sang dans l'entrée de la chambre. Il semblait ensuite avoir été enroulé dans les draps pour le maintenir, car une grosse tâche avait imprégné le linge dans lequel il était entouré. Il paraissait avoir une petite quarantaine. Ses affaires étaient rangées dans les placards, il devait donc être un amant régulier.

Les policiers sortirent prendre l'air et prévenir leur équipe. Charly s'adossa au mur, pâle.

« J'ai pas dormi les gars, j'ai fait la fête toute la nuit. Deux macchabés le même matin, c'est hard. J'ai besoin d'un café là. »

Quand le reste de l'équipe arriva, Grégoire proposa d'aller au café du port pour combiner leur besoin d'information et les besoins plus personnels de Charly.

Ils s'attablèrent à l'extérieur, un peu à l'écart. Une des serveuses vint prendre leur commande. La fille avait le visage défait de quelqu'un qui a pleuré. « Vous avez entendu ce qui est arrivé ? Ils disent qu'elle a été abattue par une bête sauvage. Pas possible, une fille sympa comme ça ! C'est dégueulasse. » Charly était tout à son café, encore distrait. Grégoire poussa un pourboire et tira une chaise pour inviter la serveuse à s'asseoir. « Vous la connaissiez ? » « Un peu, elle venait surtout l'été. Depuis pas longtemps elle venait avec un type sympa, un informaticien pas trop geek, Romain, ça les faisait rire de dire ça, pas trop geek... C'était son mec quoi. On avait échangé quelques fois. Elle bossait à Guérande, mais quand elle était ici, elle parlait pas boulot. Elle avait ses petites habitudes. » Elle se tût dans un couinement, essayant de retenir un sanglot. Ils lui laissèrent le temps de se reprendre. Elle attrapa un verre d'eau froide, et se ravisant, elle saisit un shooter de rhum et l'avalait d'un coup. Un peu ragaillardie elle reprit. « Elle allait courir très tôt tous les matins, toujours à la même heure. Elle faisait plusieurs fois le tour du marais, elle descendait jusqu'à la pointe de Merquel, remontait jusqu'à la plage de Sorlock et elle repartait sur le marais. Des fois il la rejoignait pour le deuxième tour, c'était moins son truc. Sinon elle passait ici prendre un café avant de le rejoindre. » Jonathan prenait tout en note. « Vous avez noté un changement dans son attitude ces derniers temps ? » La serveuse réfléchit. Elle sembla hésiter. « Vous pouvez nous dire tout ce qui vous vient en tête. » l'encouragea Jonathan. Elle fit la moue « Elle disait que Vivaldi lui posait problème. Mais je ne sais pas ce que ça veut dire. Vivaldi, c'est pas un vrai nom. Ou un nom d'animal.

Des fois elle parlait en code, un peu pour elle-même...et elle retournait griffonner dans son cahier. » Ils la remercièrent et retournèrent au pied de la maison. Les voisins interrogés n'avaient vu personne, les jeunes sortaient de la maison trop tôt. L'un d'eux avait bien entendu de l'agitation vers 7h00 mais comme ça n'avait pas duré longtemps, il n'avait pas pris la peine de se déplacer. Maintenant il regrettait, est-ce qu'il aurait pu empêcher le meurtre ? Grégoire le rassura, vu les circonstances, il n'aurait rien pu empêcher, serait de toutes façons arrivé trop tard...et vu la fureur du type, il aurait très bien pu y laisser des plumes aussi. Mais ça il ne l'ajouta que pour lui-même.

Il retourna à l'intérieur fureter un peu, une fois que le deuxième corps fut levé. La maison était intacte. La chambre avait été retournée. Le type cherchait quelque chose. L'avait-il trouvé ? La serveuse avait parlé d'un cahier. Il souleva le matelas, les vêtements. Il ne comprenait pas. Vivaldi...Il se rendit sur la terrasse à l'arrière. Le petit déjeuner avait été embarqué, les empreintes relevées. Il s'assit et regarda les rosiers grimper sur le muret. L'endroit était paisible. S'il avait eu besoin de réfléchir, c'est ici qu'il se serait posé. Des boîtes de différentes couleurs étaient suspendues le long du muret. Certaines contenaient des végétaux. D'autres des lampions. L'ambiance était bohème. Une seule boîte semblait vide. Intrigué, Grégoire s'approcha, se mit sur la pointe des pieds et après avoir soulevé le couvercle, palpa l'intérieur. Il sentit ses doigts accrocher un stylo et un carnet. Il fit basculer la boîte et revint s'asseoir avec son butin. Le cahier était couvert d'écritures. Organisé comme un journal intime, toutes les deux pages il y avait un nouveau titre. La Moldau, la lettre à Elise, la cinquième symphonie... Grégoire n'était pas un fêru de musique classique, mais il avait quelques notions, son beau-père ayant essayé de l'initier plusieurs fois avant de renoncer, il ne retenait rien. Il contempla l'écriture souple et ronde de la psychologue. Elle avait noté quelques phrases introductives. *« La musique permet une évocation bien plus profonde que le silence. En combinant certaines techniques de soin comme l'hypnose, avec les émotions provoquées par la musique, cela devrait aider le patient à progresser dans sa thérapie. »* Les mots étaient suivis d'un nom d'auteur que Grégoire ne connaissait pas. C'est ensuite qu'on trouvait les titres, avec des notes. *« La Moldau... La patiente adhère et parvient à entrer en hypnose. Elle arrive à se glisser dans ses souvenirs, mais n'arrive toujours pas à franchir le cours d'eau. Essayer avec le mouvement sur la fête de village. Plus entraînant. »* Tout à coup inspiré, Grégoire se mit à parcourir les différentes pages du cahier, à la recherche de Vivaldi, sans succès. C'était une piste comme une autre. Mais il y avait trop de coïncidences. Le lecteur de musique, les

quelques mots sur Vivaldi prononcés au café « Vivaldi pose problème. » Et maintenant ce cahier caché dans une boîte... Il y avait forcément un lien.

Il fut brutalement tiré de ses pensées par la sonnerie de son téléphone. L'équipe qui se trouvait au cabinet n'avait rien trouvé de particulier « Juste des dossiers, et l'agenda de ses consultations. Elle ne notait quasiment rien. » Il raccrocha, dépité.

Un peu agacé de ne pas comprendre, il décida de refaire à pieds le parcours de course de Manon. Il prit le chemin qui longeait le Trait. Les habitués commençaient à arriver pour la baignade, et il inspira les odeurs d'embruns, d'algues et de crème solaire. Pas très bucolique à cette période de l'année. Il remonta vers le phare, pensif. Qui pourrait assassiner une psychologue sympa dans un marais aussi tranquille ? Elle avait toujours le même rituel le matin. Le gars avait-il surveillé ses allers et venues avant de passer à l'acte ?

Il s'assit au bout du phare quelques minutes, plus au calme. Il était déjà venu ici à plusieurs reprises avec sa femme. L'endroit était calme, fréquenté par des familles principalement. Il aimait cette ambiance, moins touristique que d'autres points de la côte, encore sauvage par endroits. Il comprenait que la jeune femme ait trouvé ici un lieu de ressource, où évacuer ce que lui déposaient les patients. Il ferma les yeux quelques instants et laissa son esprit vagabonder, au grès des cris des enfants et des mouvements des vagues. Le vent caressait son visage et il s'assoupit une minute avant d'être réveillé par un enfant plus bruyant que les autres. « Maman !! Mamaaaaaannn !! Regarde ! j'ai trouvé un carnet de pirate !! dis je peux écrire dedans ? dis, dis maman, comme les pirates, les cartes aux trésors !! » Il regarda l'enfant courir autour de sa mère qui perdit patience, lui prit le carnet et le balança dans la poubelle au pied des escaliers. Il fit une grimace. Il avait été ce genre d'enfant, intrépide, à inventer des histoires avec le moindre bout de bois et à poursuivre des pirates fantômes. Il n'avait pas perdu de son imagination, mais le quotidien l'avait rattrapé et avait terni ses envies de découverte. Il reprit le chemin du port et, machinalement, jeta un coup d'œil au carnet jeté par la maman excédée quelques minutes plus tôt. Il ressentit soudainement un frisson glacé lui parcourir l'échine. La couverture était noire, et sur l'étiquette salie, était écrit « VIVALDI ». Avec un mouchoir il sortit l'objet de la poubelle. « 20/07/19. Ma nouvelle psychologue est sympa. Je voudrais lui dire qu'il me fait mal. Je le sens s'enfoncer dans ma chair et prendre le dessus. J'ai peur. Je ne veux pas qu'il ait le contrôle. » « 15/10/2019. Je crois que Manon, je l'appelle Manon en secret, je crois qu'elle a compris que je ne suis plus. J'ai vécu trop de souffrances, ils m'ont fait disparaître, il n'y a plus que lui. Il a la main, c'est lui qui décide. »

« 20/03/2020. Manon m'a proposé de faire une séance d'hypnose. Il n'était pas d'accord, mais j'ai senti que je pouvais avoir confiance. J'ai dit oui. Elle a mis du Vivaldi, elle sait que j'aime beaucoup le printemps, c'est ma saison préférée. Elle a été patiente avec moi. Il m'arrive de penser à elle. Il ne peut pas accéder à cette part de mon bonheur. C'est mon secret. »
« 18/04/2020. Maintenant Manon met toujours du Vivaldi. Elle dit que ça m'aide à le tenir éloigné. C'est vrai qu'il vient moins souvent. Je ne veux pas lui dire, je ne veux pas qu'elle espère nos rendez-vous. »
« 19/05/2020. Il a repris presque tout le dessus. Il me lacère de l'intérieur. Mais c'est elle aussi, elle ne m'a pas compris. Je l'ai vue, avec ce type, il l'a enlacée, quand elle sortait de son cabinet. Moi je l'attendais avec des fleurs. J'ai tout jeté. Je vais lui montrer que notre lien est plus fort. »
« 21/06/2020. Cette séance était nulle. Elle a voulu mettre Vivaldi. Elle me prend pour un demeuré, j'ai bien vu qu'elle était ailleurs, avec lui, cette salope. Des mois qu'elle m'aguiche et là, elle me jette comme ça. Elle va voir, je vais lui montrer. »

Grégoire bondit sur son téléphone. Impossible. Une telle coïncidence ? La sonnerie trainait et il commença à s'impatisser « Mais décroche, bordel ! ». Son collègue décrocha juste à ce moment-là. Grégoire ne s'excusa pas « Vous êtes toujours au cabinet ? Qu'est-ce que vous avez à la date du 21/06 ? » Il attendit encore une minute. « C'est écrit V. et à côté Marc Corche. » Il raccrocha aussitôt, fit le numéro de Jonathan. Il lui résuma les différents éléments. Une rapide recherche leur permit de localiser l'homme dans un vieil immeuble à la sortie de Guérande. Ils le trouvèrent dans sa baignoire, pendu au rideau de douche. Il avait laissé un mot « *Elle est partie. Il faut le faire taire.* »

Ce soir-là, Grégoire s'assit au café du port. Manon suivait son patient depuis près d'un an. Comme pour chacun, elle avait instauré un rituel d'hypnose, avec une musique spécifique. Pour Marc Corche, elle avait choisi Vivaldi. Ce matin, il l'avait attendue au phare, avait perdu son cahier en la suivant, avant de la rattraper dans le marais. Dans son carnet, Grégoire avait finalement retrouvé la trace du patient à « Printemps ». Elle avait noté « Schizophrénie. Perd pied. Me surveille ? Rester prudente. Passer la main. » Elle n'avait pas passé la main à temps. Il avait compris et n'avait pas supporté.

Grégoire se leva, fit un signe à la serveuse, et décida de rejoindre sa femme chez ses parents. Mais pas de musique classique ce soir.

« Du rififi chez les élégantes »

Pauline VINEL

2^{ème} prix du concours littéraire 2021

DU RIFIPI CHEZ LES ÉLÉGANTES

Le cri perçant de Paulette s'entendit dans tout le marais. Lucette, qui la suivait, prit conscience de deux choses : il existait un bruit plus désagréable que le rire de Paulette et il y avait un cadavre dans la saline. Elle dépassa son amie du même pas calme et gracieux qui l'avait conduite jusque là et contempla le désastreux spectacle qui s'offrait à elle. Une tache rouge s'élargissait dans l'eau comme une auréole macabre. La tête, appuyée sur un rocher, formait un angle étrange avec le cou. Il n'y avait pas à douter, elle se trouvait bien face à un mort. Et un mort de fraîche date, qui plus était. Elle s'abstint de crier. Cela n'aurait pas été très chic, n'est-ce-pas ? C'était bien de Paulette de se laisser aller comme cela.

- Ma chère, nous voici dans une situation tout à fait inconfortable. Vous le reconnaissez ?
- Eh bien, je ne peux pas dire que je le fréquentais bien sûr, n'allez surtout pas vous imaginer cela, d'ailleurs j'ai bien failli ne pas le reconnaître, mais je dois dire, oui, je le reconnais.
- Très bien, moi aussi. Vous comprenez donc pourquoi nous devons prendre le temps de réfléchir ?

Paulette acquiesça sans rien ajouter. Elle connaissait assez sa compagne pour comprendre que ce « nous » tenait plus du nous de majesté que de l'invitation au remue-ménages. Mieux valait garder ses opinions, si tant est qu'elle en eût, pour elle-même. Elle cueillit donc un brin de salicorne et le mâchouilla patiemment.

Un grognement émanant de l'autre côté de la ladure leur fit tourner la tête. Elles eurent la surprise de voir apparaître la très silencieuse Pétunia. Que celle-ci ait succombé à une telle manifestation sonore disait assez l'extravagance de la situation. Lucette ne lui laissa pas le temps de s'étonner plus avant.

- Ah vous êtes là ? Il est vrai que vous avez pris l'habitude de fréquenter les mêmes chemins que nous, ces derniers temps. Comme vous pouvez le voir, nous sommes tombées sur un problème de taille, ce matin. Cela doit vous attrister, je crois vous avoir vue en sa compagnie il y a peu ? Enfin je peux me tromper bien sûr...

Pétunia se contenta de détourner le regard.

- Bien, nous devrions jeter un œil aux alentours. La saline semble plus fréquentée que la kermesse de la paroisse, aujourd'hui.

Paulette lui emboîta le pas de sa démarche chaloupée. Pétunia contempla le corps sans vie avant de se décider à les suivre.

- Vous pensez que nous avons bien fait de le laisser là-bas ?
- Vous auriez préféré l'emporter avec nous ? Il ne risque pas franchement de disparaître, vous savez.

- Le paludier pourrait arriver, donner l'alerte...
- Un dimanche ? Certainement pas, c'est le pire tire-au-flanc des marais. Il ne prend même pas la peine de protéger son sel. Je veux juste faire le tour des œillets, retournez-y si vous préférez.

Personne ne se sentant l'envie de veiller le défunt, la petite troupe continua d'avancer parmi les bassins. Seule Lucette semblait savoir ce qu'elle cherchait. Ses compagnes s'entre-regardaient d'un air méfiant. Soudain, Pétunia disparut du champ de vision de Paulette. Elle se redressa avec un autre grognement, de colère cette fois.

- Pétunia, vraiment, le moment est mal choisi pour votre séance de pilates matinale.
Paulette ricana. Furieuse, Pétunia indiqua l'objet sur lequel elle avait trébuché.
- Une carapace de tortue ! s'exclama l'autre. Ces fichues tortues de Floride, elles étaient dans nos jardins et les voilà qui envahissent nos marais. On croit rêver !
- Maîtrisez votre langage, très chère, cette tortue-ci ne risque plus de vous disputer votre chère salicorne. Écoutez, j'entends du bruit sur le trémet.

Il ne leur fallut pas longtemps pour rejoindre la plate-forme, où une discussion animée se tenait auprès du tas de sel. Autant qu'elles pouvaient en juger, il s'agissait de déterminer le meilleur itinéraire pour une promenade dominicale. En apercevant les trois marcheuses, elles les prirent à partie.

- Je vous en prie, calmez-vous ! Êtes-vous dans la saline depuis longtemps ?
- Non, nous venons seulement de nous rencontrer. Que se passe-t-il, très chère, vous d'habitude tirée à quatre-épingles, vous voilà toute ébouriffée !

Blanche affichait un air angélique. Paulette gloussa. Lucette lui jeta un regard venimeux.

- Il y a un cadavre dans la saline. Ça non plus vous ne le saviez pas ?
- Vous vous mettez à l'humour noir ? C'est d'un mauvais mauvais goût...

Cette fois, personne ne rit. Benoîte, qui s'était tue jusqu'à présent, demanda :

- Êtes-vous sûres qu'il est mort ? Je veux dire, une fois, un de mes cousins faisait la sieste, ça a duré des heures, voyez-vous, alors je me dis, on ne peut pas savoir, n'est-ce-pas ?
- Je vous assure qu'il est mort et bien mort.
- Vous m'excuserez très chère, mais je commence à croire que les vapeurs de la saline vous sont montées à la tête ! Personnellement, je dois le voir pour le croire.

Elles formaient un drôle de spectacle, toutes les cinq en rang d'oignons sur le pont. Des petits oignons raffinés tout de même, se dit Paulette pour se consoler. Elles fixaient la forme étendue dans l'eau.

- C'est sûr, ça le change.
- Il paraît plus petit, comme ça.
- Moins gai.
- Quand vous en aurez fini avec vos platitudes...
- Cela aurait pu être moi, balbutia Blanche, qui avait perdu toute sa superbe.
- Je croyais que vous veniez d'arriver quand nous vous avons croisée ?
- Au contraire, je suis arrivée tôt dans les marais. Je venais par ici quand j'ai entendu un

effroyable miaulement. Vous me connaissez, les chats me terrorisent, c'est une véritable phobie. J'en ai la chair de poule, vous voyez ! J'ai rebroussé chemin immédiatement et j'ai marché un moment le long de la route avant de revenir. Je me disais que ce monstre aurait eu le temps de disparaître mais j'avoue que j'ai été rassurée de croiser Benoîte en revenant. Vous imaginez, si je n'avais pas fui ce mauvais présage, vous seriez en train de me contempler à l'heure qu'il est !

- Mais vous, personne ne voulait vous faire taire, très chère.

Pétunia émit un grognement incrédule.

- Alors que lui... Nous pouvons bien l'avouer, nous avons toutes une bonne raison de lui clouer le bec, non ?

Les quatre têtes se tournèrent vers Lucette. Un ange passa. Repassa.

- Il était si charmant... finit par soupirer Benoîte.
- Cet air mystérieux...
- Auprès de moi, il se faisait appeler « Le Chevalier », ajouta Paulette, rêveuse.
- Au fond, je ne l'ai jamais connu que sous ce nom là, moi aussi. L'une de vous connaissait

son vrai prénom ?

- Il s'appelait Bob, avoua Blanche après un moment de flottement.

Le rire de Paulette fit exploser le silence qui suivit.

- Écoutez, dit Lucette quand l'hilarité générale se calma, finalement, qu'est-ce qui nous oblige à rester ici ? Personne ne nous a vues. Nous pouvons être loin d'ici bien avant que quelqu'un ne le trouve.

- Mais nos randonnées quotidiennes ?
- Elle a raison, où irions-nous ?

Blanche secoua la tête.

– Vous n'imaginez pas le nombre d'admirateurs qui savent que je flâne tous les matins sur les salines. C'est voué à l'échec.

– Que proposez-vous alors ?

– Eh bien, si personne ne nous a vues, nous, personne ne l'a vu, lui.

– Mais si, nous !

– Voyons, Benoite, réfléchissez. Si nous le dissimulons, il ne sera plus là, n'est-ce-pas ?

La compréhension se dessina petit à petit sur les traits de sa compagne. Les autres avaient l'air indécis du nageur qui a trempé son orteil dans l'eau et se demande s'il doit aller plus loin. Leur regard ne cessait d'aller et venir entre le Chevalier gisant dans l'eau et leur amie.

– Évidemment plus rien ne nous empêcherait de nous promener librement.

– Il faut avouer qu'il fait un peu désordre ici.

– Reste à savoir comment. Vous nous voyez, nous, le transporter ? C'est risible.

De son œil noir, elle arrêta Paulette qui s'apprêtait à illustrer son propos. Blanche hésita. Elle n'avait pas pensé si loin. Lucette jubilait.

– Je suppose que vous avez besoin de mes lumières, ma chère. Regardez toutes autour de vous et cherchez les tiges les plus solides possible. Nous allons le ligoter et le tirer jusqu'au trémet. Il devrait y avoir suffisamment de sel pour y dissimuler le corps.

Se compagnes lui jetèrent un coup d'œil circonspect avant de s'exécuter.

– Voilà un plan bien ficelé, c'est le cas de le dire, marmonna Paulette.

– On pourrait presque croire qu'elle ne vient pas de l'inventer.

– Encore cette maudite carapace, elle nous suit vous dis-je.

Pétunia s'écarta vivement pour éviter le projectile et grogna lugubrement.

Leur tâche accomplie, elles se regroupèrent au pied du tas de sel. Paulette, pantelante, fit remarquer que Lucette n'avait pas l'air très fatiguée. Celle-ci ignora superbement la remarque et leur proposa de se séparer afin de quitter les lieux le plus discrètement possible.

– Nous sommes d'accord ? Demain chacune partira pour sa marche matinale comme si de rien n'était. Nous nous retrouverons dans la saline voisine.

Chacune approuva avec plus ou moins d'enthousiasme et s'éloigna.

– Blanche ! Blanche ! Attendez-moi !

Lucette se retourna et regarda Benoite s'approcher en se dandinant.

- Vous perdez la tête ma pauvre !
- Oh pardon, Lucette, de loin, j'ai dû vous confondre...
- Il n'y a vraiment pas de quoi, je vous assure. Il serait peut-être temps de vous trouver une de ces paires de lunettes, vous savez ce que c'est n'est-ce-pas ?

- Excusez-moi, Lucette, je ne vais pas vous déranger plus longtemps...
- C'est cela, rentrez retrouver votre famille.

Benoite fit demi-tour précipitamment.

- Mais dites-moi, ajouta soudainement Lucette, à propos de famille, n'ai-je pas entendu votre cousin vanter la vue sans faille de la vôtre, l'été dernier ?

Le dandinement s'interrompit. Lucette avisa la carapace, abandonnée dans les herbes hautes.

- Maintenant que j'y pense, ne m'avez-vous pas vous-même avoué votre recherche assidue de ces tortues de Floride dont notre Paulette fait des gorges chaudes ?

La tête de Benoite se dévissa pour fixer Lucette, le reste de son corps suivit.

- Et Le Chevalier, sur son rocher, qui était presque camouflé...

Les yeux bruns étincelèrent.

- Mais alors c'était...

La phrase de Lucette resta en suspens. Avec un miaulement plaintif, Benoite venait de se jeter sur elle, bec et ongles.

Lucette s'ébroua, hébétée. À côté d'elle, Blanche et Paulette la regardaient avec ce qui ressemblait à de la compassion. Plus loin, Benoite gisait sur le dos sous la surveillance de Pétunia.

- Que s'est-il passé ?
- Nous avons entendu un cri terrifiant, j'ai immédiatement résolu de voler à votre secours...
- Nous avons à peine dû vous convaincre, très chère ! railla Paulette.
- Quoi qu'il en soit, nous sommes arrivées à tire-d'ailes pour vous trouver en fort mauvaise posture. Heureusement, un seul coup de bec de Pétunia a suffi à la mettre KO. Quel gourdin elle a ! ajouta-t-elle à voix basse. Mais vous, racontez-nous, que s'est-il passé ?

- Est-ce-que c'était elle, la meurtrière ? De nous toutes je ne l'en aurais jamais crue capable !

Lucette hocha la tête. Elle rassemblait ses idées. Machinalement, elle se mit à lisser ses plumes de son bec recourbé.

- Mes chères amies, la vérité était sous notre bec tout ce temps. Je ne doute pas que vos cervelles de moineau peinent encore à la saisir, aussi laissez-moi vous expliquer ce que j'ai tout de

suite compris.

Passionné, son auditoire ne releva pas la pique à l'exception de Pétunia, qui grogna sans conviction.

– Benoite était la première arrivée au marais ce matin. C'est elle que vous avez entendue, Blanche, le cri des buses se confond si facilement avec un miaulement, surtout lorsqu'elles chassent. Cette gourmande n'a jamais réfléchi qu'avec une seule partie de son anatomie depuis que nous la connaissons.

– Son ventre !

– Son ventre, en effet. Mais cette fois, elle a eu les yeux plus gros que lui. Elle a enfin déniché une de ces tortues de Floride qu'elle désirait tant goûter. Voilà qu'elle s'avise qu'elle ne peut la grignoter sans ouvrir sa carapace. Stimulée sans doute par la faim, elle a un éclair de génie et décide de la lâcher en plein vol pour la faire éclater. Elle survole la saline. Elle repère un rocher...

– Non ?

– Si. Figurez-vous qu'elle est myope ! Myope comme une taupe ! Elle n'a vu qu'un amas sombre dans la saline et a lâché sa carapace...

– Sur ce misérable Chevalier qui lustrait ses plumes à l'affût de sa prochaine proie !

– Bien fait ! S'attaquer ainsi à des innocentes au cœur tendre, quelle honte.

– La pauvre Benoite n'est pas une méchante buse, juste la plus guignarde que je connaisse.

Les quatre oiselles se reflétaient dans l'eau rougie par le soleil couchant.

– Je ne sais pas vous, mes amies, mais pour ma part je ne vais pas attendre l'automne pour changer d'air cette année, commença Lucette l'avocette.

– Comptez sur moi, j'en ai soupé des marais ! s'exclama Blanche l'échasse.

– Eh bien pour une fois, je vous accompagne, plus on est de folles, plus on rit ! ajouta Paulette la mouette.

Pétunia la spatule blanche ne grogna pas, mais elle n'en pensait pas moins. L'une après l'autre, elles prirent leur envol, laissant derrière elle la buse inanimée et le tas de sel où le corps du malheureux chevalier gambette se décomposait déjà.

– Tout de même, tant d'efforts pour camoufler le crime d'une autre, suis-je la seule à avoir l'impression d'être un pigeon ?

Le rire rauque de Paulette s'entendit dans tout le marais.

« Le fils du vent et du soleil »

Dominique CHALAYE

3^{ème} prix du concours littéraire 2021

Le fils du vent et du Soleil

Le mois de mai se terminait, avant même que l'on ait eu le temps de profiter du printemps. Qu'on arrête de parler de réchauffement climatique ! Dérèglement oui, réchauffement non : les fleurs du cerisier venaient de geler, adieux les clafoutis. Après les cavaliers du froid, Pancras, Mamert et Servais, les bien nommés Saints de glace, ont continué de divaguer empiétant sur les jours calendaires en se moquant de savoir s'ils étaient ouverts ou fériés, jusqu'à ce que Sainte Sophie, dans sa grande sagesse, dise : « Stop », mais nous étions déjà le vingt-cinq mai !

Yelena Bayevasidorova venait de fêter ses vingt ans et son admission à l'Ecole de Journalisme. Son oncle lui avait fait une promesse :

« Si tu es reçue, je t'offre ce dont tu rêves depuis longtemps. »

Petite, Yelena, souriait à l'objectif de l'appareil photo dont elle était tombée amoureuse ; un Hasselblad 500C, le modèle utilisé par l'astronaute Walter Schirra lors du programme Mercury en 1962.

Ce soir-là, c'est d'une main tremblante qu'elle ouvrit le paquet que lui tendait son oncle, ce n'était pas tant ce qu'elle allait découvrir, elle savait ce qu'il y avait dedans, non c'était l'émotion qui l'envahissait.

« Il y a une pellicule dedans ? Alors, ma première photo sera un portrait de toi oncle Vania ! »

Il y avait depuis longtemps tout un jeu familial autour de la pièce de Tchekhov, les parents de Yelena se prénommant Alexandre et Elena, l'oncle Sacha était naturellement devenu oncle Vania. La famille possédait un salon de thé, Le Samovar, au sous-sol duquel Sacha avait installé son laboratoire de développement. La nuit fut courte, Yelena voulait être dans les marais salants au lever du soleil. Elle sortit de Guérande par le faubourg Saint-Armel pour rejoindre la rue du Pradel et la coopérative Terre de sel où elle laissa son vélo. Son Hasselblad autour du cou, elle avançait dans une pénombre dorée par le soleil qui se levait. La lumière était magnifique et à la première pression sur le déclencheur il lui sembla être au premier jour de la création du monde. Elle savait où dénicher les aigrettes et les hérons cendrés avant qu'ils ne prennent leur envol. Il était presque midi quand elle récupéra son vélo. Les touristes qui faisaient la queue pour visiter une saline regardaient son appareil photo avec curiosité. Ils se contentaient aujourd'hui de leur téléphone portable pour immortaliser des instants qui finiraient au mieux dans les oubliettes d'un fichier au fin fond du disque dur de leur ordinateur et qui disparaîtraient un jour faute d'en avoir fait une sauvegarde. De retour chez elle, elle ne prit même pas le temps de déjeuner, elle avait vraiment hâte de développer son film. La lumière rouge, l'odeur du révélateur, le parfum acide du fixateur, le clapotis du

papier dans le bac de rinçage et cette photo qui sèche sur un fil : tout un rituel dont elle ne pouvait se passer.

Yelena n'était pas mécontente de ses tirages. Le cliché d'un héron décollant au-dessus d'un bouquet d'ajoncs attira son attention : Il y avait sous les pattes de l'oiseau une lueur brillante surmontant un objet insolite. Elle retourna dans le labo pour agrandir cette partie de la photo. La résolution était assez bonne pour que l'on puisse distinguer une sacoche ou une valise. Dans son dossier d'inscription à l'école de journalisme, il y avait un encart dans lequel il était demandé au futur étudiant d'écrire un article sous forme d'enquête sur sa région. Yelena eut un déclic, elle allait enquêter à partir de cette photo.

Elle emprunta le 4X4 de son père, ses cuissardes de pêche, une gaffe télescopique, le matériel adéquat pour récupérer l'objet aperçu dans la vasière. Ce ne fut pas difficile d'attraper la mallette par sa poignée. C'était une sorte d'attaché-case qu'affectionnaient les jeunes cadres des années soixante-dix. Il devait être d'un cuir de bonne qualité, mais il avait gonflé au cours de ce séjour prolongé dans l'eau, la raison peut-être de sa remontée à la surface.

Yelena égoutta l'eau le plus possible et mit la valisette dans un sac poubelle. De retour chez elle, elle déballa le tout dans le garage et força la serrure. Un tas de boue emplissait le portedocument, il ne restait rien à l'intérieur, si ce n'était un petit porte cartes de visite en métal. Sur l'une d'elles, quelques lettres : « IM », plus loin « ANE » et en dessous ce qui semblait être une partie d'un nom : « « DES ».

Elle se sentit soudain comme un lien de parenté avec Abigail Rook, la jeune assistante du détective Jakaby, dans le roman de William Ritter, qu'elle avait lu l'été dernier.

Au dîner, elle parla de sa découverte avec ses parents et son oncle Vania. Ils lui promirent la plus grande discrétion. Yelena avait relevé les coordonnées GPS de la vasière. Elle se rendit au cadastre, afin de connaître le nom du propriétaire de la saline. Elle apprit qu'il s'agissait d'un monsieur Viaud, Jean Viaud de Corsept.

Elle connaissait la cité du pays de Retz, à travers l'histoire de Maria Humblot, seule femme architecte navale et élue au conseil municipal de la ville lors des premières élections auxquelles les femmes eurent le droit de vote en France.

La maison de la famille Viaud se trouvait dans le hameau de la Gedelière, une petite maison de style vendéen adossée à un hangar agricole. Le chien aboyait fort, mais ne semblait pas méchant, d'ailleurs, il frotta contre ses jambes en remuant la queue, pendant qu'elle toquait à la porte.

Une femme qu'elle considéra comme âgée, (mais quand on a vingt ans, quarante ans semble déjà âgé), vint lui ouvrir :

« Madame Viaud ?

- Oui, bonjour.
- Bonjour Madame, pourrais-je parler à Monsieur Viaud ?
- Monsieur Viaud est décédé il y a déjà longtemps. Je suis sa veuve, c'est à quel sujet ?
- Je suis journaliste, enfin étudiante en journalisme et j'écris un article sur les paludiers de Guérande. »

Madame Viaud l'invita à entrer :

« Voulez-vous boire quelque chose, un verre de cidre peut-être ? »

Yelena ne dévoila pas sa découverte, elle dit s'intéresser surtout aux œillets en friches, elle parla un peu d'elle et s'attira la sympathie de son hôtesse en lui parlant du salon de thé que tenaient ses parents. Celle-ci y était allée avec ses enfants et avait adoré les pâtisseries et les matriochkas, d'ailleurs elle en avait acheté une qu'elle alla chercher. Yelena comprit qu'elle pourrait obtenir des renseignements de la veuve et la questionna sur l'abandon de la saline.

A la question posée, madame Viaud répondit :

« C'était peu de temps après la mort de Jean, je n'avais pas l'intention de m'en occuper, j'étais fonctionnaire, et mes enfants étaient encore au collège. Un jeune paludier, Arthur, était venu me voir pour me proposer de lui louer la parcelle, et puis il y a eu des investisseurs qui se sont pressés afin de créer une marina avec des immeubles luxueux, une route à deux fois deux voies entre La Baule et Le Croisic, un grand port de plaisance.

Je n'étais pas au courant de ce projet, je l'ai appris plus tard dans la presse. Entre temps Arthur Bonneval m'avait proposé de m'acheter la saline, il avait dû imaginer faire une bonne affaire en la revendant ensuite aux promoteurs. Comme j'ignorais ce projet, je lui avais dit oui. J'avais même chargé le notaire de faire les papiers.

Et ensuite ? » Demanda la journaliste en herbe.

- « Ensuite, je ne l'ai plus revu. Il a cessé de payer le loyer, et les paludiers voisins m'ont dit qu'ils ne le voyaient plus dans les œillets. Il avait disparu, on ne l'a jamais revu ! »

Madame Viaud confia les documents à Yelena, qui dès le lendemain se rendit à Presse Océan pour examiner les archives de cette période. Elle fit état de sa qualité de presque future journaliste pour s'attirer les bonnes grâces d'un vieil archiviste bourru mais qu'elle sentit prêt à l'aider. Cette affaire de marina avait fait l'objet de plusieurs articles, pendant qu'elle en lisait un, elle avait posé son carnet de notes sur la page de droite du journal. Au moment où elle allait le reprendre, elle eut un flash : son carnet était posé sur un encart publicitaire, à gauche elle lisait « IM » et à droite du carnet « ANE », les mêmes lettres que celles encore

lisibles sur la carte trouvée dans la mallette ! En retirant son carnet, elle lut : « Immobilière Océane ».

Yelena nota les coordonnées de l'agence et demanda à l'archiviste si le signataire de l'article était toujours au journal. Il lui indiqua qu'il avait pris sa retraite et qu'il habitait sur Guérande. Bonne nouvelle, elle s'empressa de lui rendre visite. Le journaliste l'accueillit chaleureusement, trop content de pouvoir aider cette jeune étudiante. Elle lui raconta son histoire, la photo, l'attaché-case, la carte de visite et cette coïncidence avec la publicité. Le retraité se souvenait très bien de cette affaire immobilière qui avait fait grand bruit. Elle ne savait pas vraiment ce qu'elle cherchait, ni où allaient la mener ses découvertes, ni si elles avaient un lien entre elles. Il lui proposa son aide.

Henri Lamont appela sa femme :

« Chérie, les affaires reprennent ! Si mademoiselle veut bien que je l'accompagne ? »

Un nouveau duo de détectives venait de se former, mais à la différence avec Abigail Rook, c'était lui l'assistant !

L'agence Immobilière Océane n'existait plus à La Baule. Ils allèrent à la chambre de commerce, où ils apprirent qu'elle avait été dissoute après l'échec du projet. Henri, fort des relations qu'il avait gardées, put consulter les archives de la société. Une S.C.I. assez banale dirigée par un couple dont le nom lui disait quelque chose, mais plus intéressant, elle employait un commercial du nom de Yohan Fernandes... « Des » comme sur la carte.

Le soir, Yelena transforma sa chambre en bureau de détective privé, avec un grand tableau blanc qu'elle posa sur la cheminée, et des post-it de couleurs récapitulant les éléments de ses découvertes.

Henri avait rajeuni de vingt ans quand il entendit Yelena lui exposer sa théorie :

« Bon, nous avons Arthur Bonneval - Disparu, Yohan Fernandes – Disparu, une saline en friche depuis longtemps, un attaché-case trouvé dans cette saline, un porte- carte avec un reste d'inscription qui nous ramène à l'agence immobilière où travaillait Fernandes. »

Hypothèse : Le paludier voulait acheter la saline de Madame Viaud, il la propose à Fernandes, Ils ne sont pas d'accord sur le prix, une bagarre s'ensuit entre les deux hommes, Arthur tue Yohan, il l'enterre dans la saline avec son porte-documents, lequel resurgit des années après. Le cadavre doit encore y être. »

Henri acquiesça d'un hochement de tête : « Mais encore faut-il retrouver le corps, pour valider le scénario ! Et si c'était l'inverse, Fernandes qui aurait tué Bonneval ? »

Chacun partit à la recherche d'indices supplémentaires. Lamont interrogea un commissaire qui n'avait pas souvenir d'une quelconque disparition à l'époque. Le couple de l'agence était

décédé, une piste se refermait. De son côté Yelena rechercha sur internet la présence de l'un ou l'autre des protagonistes. Pas d'Arthur Bonneval, mais plusieurs Fernandes avec un profil Facebook. Il n'y avait pas de Yohan, mais elle décortiqua chacun d'eux et une photo attira son attention : Un grand-père et deux petits enfants avec la mention « les jumeaux avec papy Yohan ». Elle laissa un post avec son numéro de portable demandant au propriétaire de la page de la rappeler. Il s'écoula plusieurs jours avant qu'elle n'ait une réponse de la part du fils de Yohan Fernandes. Il s'agissait bien de lui, en effet, un ancien agent immobilier qui avait créé sa propre agence en Normandie où il résidait. Il était donc bien vivant, inutile de rechercher son corps ! Henri pensa qu'il serait intéressant de le contacter. Il demanda à Yelena de le laisser faire :

« Bonjour, Monsieur Fernandes ? »

- Oui ...
- Je suis journaliste à Presse Océan, Nous faisons une rétrospective sur les sujets les plus marquants de ces vingt dernières années. Je vous contacte concernant le projet immobilier de l'agence Océane. Les différentes personnes interrogées ne sont pas d'accord ... »

Henri, en bon vieux journaliste roublard, avait inventé cette histoire pour mieux attirer Fernandes dans ses filets.

« Y avait-il eu des paludiers qui étaient d'accord pour vous vendre leur parcelle ?

Quatre ou cinq m'a ton dit ?

- Non, en réalité ils n'étaient que trois. Plus un qui n'était pas encore propriétaire de la saline, mais qui avait une promesse de vente. »
- « Ah oui, » punctua Henri, « C'est celui-ci que je n'ai pas retrouvé. »
- Pas étonnant, nous avions rendez-vous, et il n'est pas venu. Je m'en souviens, figurez-vous que ce jour-là, j'ai cru marcher sur un pont d'argile en dur, et je suis tombé dans la vasière où j'ai perdu mon porte-documents. J'ai entendu dire par d'autres paludiers qu'il serait parti à l'étranger. »

Henri raccrocha, et regarda Yelena d'un air dubitatif. Une piste venait de se refermer. Fernandes n'était pas la victime imaginée par sa coéquipière. Mais ce dernier mentait-il ? Et si, deuxième hypothèse, c'était lui le coupable de la disparition d'Arthur Bonneval, pour acquérir lui-même à un meilleur prix, la saline directement auprès de Madame Viaud ?

Henri fit appel à un ancien gendarme à la retraite. Il était plongeur à la gendarmerie maritime de Pornichet. Celui-ci accepta de plonger dans la vasière, mais ne trouva rien.

Les deux détectives abandonnèrent leurs recherches. Yelena repartit photographier les marais salants et, tandis qu'elle rédigeait son article pour son dossier d'inscription, elle reçut un appel d'Henri :

« Tu as lu le journal ?

- Lequel ?
- Presse Océan bien sûr ! Je te lis le titre de l'article : Un paludier béninois en stage à Terre de Sel.
- Et alors
- Et alors, j'arrive, prépare-moi un café avec une Pavlova de ta mère ! »

Henri étala le journal sur une table du salon de thé, entouré de Yelena, de ses parents et de l'oncle Vania, et commença à lire : « John, un paludier béninois, est de retour sur les terres de son père, Arthur Bonneval, un temps paludier à Guérande avant de s'exiler en Afrique dans le cadre d'un projet de coopération aux environs de Ouidha ... »

L'enquête était définitivement close. Yelena trouva un nouveau sujet pour son article :

L'interview de John Bonneval, et elle l'intitula : « Le fils du Vent et du Soleil ». le sujet lui valut d'être récompensée par « Le prix de celui qui ne sait pas encore qu'il sera journaliste », distinction que décernait chaque année un jury de professeurs lors de l'admission de la nouvelle promotion.

Aux dernières nouvelles, Yelena est stagiaire à Presse Océan.

« Le pacte de sel »

Christine PELTIER

LE PACTE DE SEL

Vincent arborait un large sourire en refermant la porte de son bureau. Il venait de clore son cahier de comptabilité et le bilan annuel de son activité salicole affichait un solde amplement positif. Non seulement la récolte du sel marin s'était déroulée dans des conditions naturelles optimales, mais de plus l'intégralité de son stock avait été livré à la Coopérative. Que ce soit le sel gris ou la fleur de sel, sa production complète répondait à toutes les conditions exigées en matière de qualité alimentaire.

Aujourd'hui, il parvenait enfin à sortir de cette situation difficile qui perdurait. Le mauvais sort semblait en effet s'être acharné sur lui depuis plusieurs années, entachant son savoir-faire ancestral. Il y eut d'abord la marée noire ; elle ne pollua pas les étiers du secteur, mais la méfiance écarta durablement les acquéreurs potentiels, notamment de sel de bouche. Plus récemment, survint la forte concentration en plomb constatée dans sa saline ; la contamination provenait d'un proche terrain de ball-trap. Dans son vieil hangar, interdit au public, s'accumulaient des mulons de gros sel impropre à la consommation alimentaire. Même les services de voirie en refusèrent l'utilisation pour déneiger ou déglacer les routes. Vincent n'ignorait pas qu'il devrait un jour évacuer le local. Il remettait seulement ce problème à plus tard, préférant d'abord régler ses soucis primordiaux de trésorerie. Voilà qui maintenant était fait !

Il descendit au rez-de-chaussée pour rejoindre sa femme Pauline. Il se réjouissait à l'avance de lui annoncer la bonne nouvelle. Ils allaient pouvoir investir dans l'achat de matériels plus performants et rentables. Ils rêvaient tellement de moderniser leur installation beaucoup trop vétuste ! Ne la trouvant pas dans la maison, Vincent la chercha vers les bassins carrés ; elle prévoyait d'aider au décabossage des œilletons et à la remise en état des levées d'argile. Toujours pas de Pauline en atteignant les lieux, ni dans la remise où ils rangeaient remorques, brouettes et outils divers.

L'interrogation des paludiers travaillant dans son exploitation s'avéra infructueuse. Vincent décida alors d'appeler son épouse sur son téléphone portable. Une sonnerie se fit entendre au loin ... elle émanait du vieil hangar, anormalement grand ouvert. Il s'avança avec appréhension jusqu'au bâtiment. Pauline gisait au sol, immobile et allongée sur le dos. Ses yeux fixaient le plafond, des traces rouge violacé entouraient son cou. Il devina très vite qu'elle ne vivait plus. Soudain, il aperçut avec horreur un marquage au fer rouge sur son épaule droite - la manche de son T-shirt était arrachée -. La brûlure représentait une croix.

Le salarié cadre vit Vincent surgir hors du hangar en chancelant, puis tomber à genoux devant l'entrée cimentée. Son corps se soulevait par petites secousses ; il semblait sangloter. Aussitôt, l'homme courut vers lui. Lorsqu'il s'approcha, son patron se contenta de pointer du doigt l'intérieur du local. Il pénétra à son tour et reconnut sa patronne à terre. Une vision macabre et un hangar pratiquement vide. Une bonne partie du sel altéré avait disparu. Le paludier ressortit et s'assit près de Vincent toujours mutique ; il s'empressa d'appeler la gendarmerie.

« Encore une enquête dans les marais qui se profile ! Peut-être devrions-nous prendre une carte d'adhésion à la Coopérative ? » lança Lucas en s'adressant à la capitaine. Lucie ne réagit pas à l'humour douteux du lieutenant. Elle prit son arme dans le tiroir du bureau, enfila son blouson en cuir noir et lui fit signe de l'accompagner. Le véhicule de la gendarmerie prit la direction des salines. Lucas conduisait tandis que Lucie se replongeait dans le dossier sur l'ancienne affaire de pollution due à la grenaille de plomb. Elle pensait qu'il pourrait éventuellement leur être utile.

L'ensemble du personnel entourait le saliculteur quand ils accédèrent à la propriété. Celui-ci restait prostré sur une chaise, un verre d'eau entre ses mains. Lucie salua tout le monde et déclina son grade et son identité, ainsi que ceux de son coéquipier. L'interlocuteur téléphonique qui les avait prévenus leur indiqua le chemin. Le médecin légiste venait d'arriver et s'apprêtait à examiner la victime. Une mort récente selon la température corporelle, probablement par strangulation. Avant le transport du corps à l'institut médico-légal, Lucie photographia la marque de brûlure avec son téléphone portable. Alors que les experts de la Scientifique exploraient scrupuleusement la scène de crime, Lucie et son collègue recueillirent les premiers témoignages ; celui du mari prioritairement.

Vincent dit avoir quitté sa femme sitôt après le déjeuner pour monter dans son bureau. Il tenait absolument à clôturer son budget avant la fin de la journée. Pauline envisageait de consacrer son après-midi à l'entretien de la saline. Il ne put expliquer sa présence dans le vieil hangar où ni l'un ni l'autre n'y mettait les pieds depuis des mois. - Le sel frelaté entreposé leur procurait de trop mauvais souvenirs -. Il ne sut pas non plus comment justifier la disparition de presque tout le sel qui attendait son transfert sur un site spécialisé adapté. Il fallait logiquement son aval pour la procédure d'enlèvement de l'intégralité du stock. Les larmes coulèrent le long de ses joues lorsqu'il regarda la photo prise par Lucie. Revoir cet infâme marquage, digne d'un autre temps, le bouleversait. Il lui rappelait l'époque du faux-sauvage et les peines infligées aux contrebandiers. Mais pourquoi cette croix ?

De retour à la gendarmerie, Lucie réunit son équipe pour un débriefing à chaud. Les premières recherches se concentraient sur le hangar et son contenu. Seuls les deux exploitants et leur personnel pouvaient y accéder et savaient ce qu'il renfermait. De toute évidence, l'écoulement de cette récolte embarrassante se passait clandestinement. Il allait sans doute bientôt s'achever, vu la faible quantité de sel encore présente. Soit Pauline venait de découvrir le coupable. Soit celui-ci l'élimina, considérant sa complice dorénavant inutile ou dangereuse. - Peut-être songeait-elle à tout avouer ? -. Pendant que ses collègues procédaient aux vérifications d'usage des éléments collectés sur place, Lucie entreprit de creuser la piste d'un éventuel trafic de sel.

Elle se rendit à la Coopérative chargée de la collecte, du stockage, du conditionnement ainsi que de la commercialisation du sel marin de tout le secteur. Une chaîne d'activité salicole bien rodée et strictement contrôlée par cette société agricole. Le directeur l'accueillit courtoisement, refoulant son émotion. Puis il ne manqua pas de vanter les mérites de leur organisation respectant le valeureux travail des paludiers adhérents. En repartant la capitaine connaissait, dans les moindres détails, tous les rouages de la traçabilité du grain de sel, de l'étier jusqu'à sa vente. Le directeur tablait sur sa perspicacité pour vite élucider l'affaire.

Quasiment impossible d'échapper au système mis en place par le groupement, pour écouler la production. Chaque site de collecte recevait un code d'identification ; de même que le sel, stocké par provenance et selon sa variété. Lucie consulta avec minutie, dans le cahier de suivi des mouvements de stocks, les entrées et les sorties du sel extrait de la saline de Vincent, sur plusieurs années. Elle allait pouvoir les comparer avec les propres écritures comptables fournies par le producteur.

Une fois installée à son bureau, elle se pencha sur le rapport d'autopsie *post mortem* déposé par le médecin légiste ; il validait celui établi sur les lieux du crime. Une mort par étranglement avec vraisemblablement une corde - le spécialiste ayant relevé des résidus de fibre de chanvre sur le cou -. La comparaison des cahiers, réalisée ensuite, ne révéla aucune anomalie ; tous les chiffres concordaient. L'opération de subtilisation avait dû suivre un autre circuit. Cette constatation écartait la Coopérative de la liste des suspects, mais pas l'entreprise salicole de Vincent. À ce stade d'avancée de l'enquête, Lucie rassembla les informations détenues et les communiqua au procureur. Autorisée à poursuivre ses investigations, elle suggéra de s'orienter vers la pratique ancestrale du marquage au fer rouge, dans les élevages d'animaux. Lucas s'enthousiasma de parcourir des espaces verts, peu sensible au paysage des marais. Pour lui, « des étendues parcellaires d'eau de mer à perte de vue, sans originalité ».

La visite chez les éleveurs conforta leur certitude ; pour les bovins, ovins, caprins et même les chevaux, plus aucun n'utilisait cette méthode, complètement dépassée. L'implantation de puces électroniques remplaçait désormais les tiges de fer avec la marque de propriété. Pour les marquages spécifiques, ils se servaient de ciseaux, de pinces spéciales ou d'encre de Chine et uniquement au niveau des oreilles. Lucie laissa de côté cette piste.

Le lendemain, le duo prit la direction du musée des paludiers. La capitaine s'intéressait au commerce du sel sous l'Ancien Régime. Lors de son témoignage, Vincent évoqua ce pan de l'histoire de France, ce qui l'avait intriguée. Pourquoi y avoir fait référence ? Ils apprirent que l'instauration de la gabelle incita certains gabellants à s'adonner à la contrebande du sel, malgré les peines encourues ; l'une d'entre elles était la flétrissure. La croix sur l'épaule de Pauline désignait-elle la faute qui lui était reprochée ? Lucie planifia l'audition du patron et de ses employés pour approfondir cet indice. Ils furent convoqués et interrogés séparément.

Emplois du temps et alibis tenaient la route. Casier judiciaire vierge pour l'ensemble des personnes auditionnées. Aucun mobile apparent non plus. L'un des paludiers leur apprit cependant que la croix ressemblait à celle tracée sur le trémet en fin de saison. Elle symbolisait l'espoir d'une bonne récolte l'année suivante. L'enquête ne reposait pour l'instant que sur des conjectures, ce qui agaça sérieusement la capitaine. Pour élargir son champ d'action, elle devait absolument obtenir une commission rogatoire ... En début de matinée, Vincent vit débarquer Lucie et toute son équipe. Mandat de perquisition en main, celle-ci comptait bien repartir avec des preuves tangibles en ratissant la saline au peigne fin. Des vasières aux œillets, en passant par les cobiers, fares et autres adernes, nul bassin n'échappera à l'inspection rigoureuse effectuée par ses troupes ! Elle se chargea de l'habitation et principalement des affaires personnelles de Pauline.

Une petite pièce à l'étage attira l'attention de l'enquêtrice. Ni vraiment une chambre, ni vraiment un bureau. Un canapé-lit, une table, une chaise, une armoire basse à rideaux et une desserte sur laquelle était posé un kit pause-café. Vincent spécifia que sa femme aimait s'isoler dans cet endroit pour travailler au calme. Il n'y pénétrait que très rarement. En parallèle, elle gérait en effet la boutique « Grain de Sel », appartenant à la Coopérative. Cette succursale proposait au public de la documentation sur le métier de paludier et sur le fonctionnement des marais salants. La clientèle pouvait également acheter des cartes postales, des outils de paludier de taille réduite et des sachets de sel marin. Lucie se retint de ne pas crier « bingo ! ». Elle détenait enfin l'autre canal de distribution du sel : la vente directe.

Une piste sérieuse mais pas une seule pièce à conviction. Ordinateur fixe et documents de gestion de Pauline avaient disparu. Et son téléphone portable n'avait livré aucune donnée susceptible de les guider. En vérifiant les chiffres, Lucie n'avait porté son attention que sur leur concordance, sans s'attarder sur les caractéristiques des sorties. La Coopérative vendait ses produits à une multitude de professionnels, faciles à recenser ; il suffisait de consulter son portefeuille « clients ». Mais comment repérer la clientèle de passage dans la boutique ? Et pratiquement aucun risque que ces particuliers contrôlent la qualité du sel avant d'en consommer. Cette fois-ci, l'armada investit le magasin de souvenirs.

Tous les sachets de sel furent saisis ainsi que la caisse enregistreuse. Hélas ! Sans l'ordinateur de Pauline, cet appareil seul ne permettait pas de tracer les ventes. Il servait seulement de lien pour permettre la gestion des stocks à distance. Lucas recueillit la déposition des deux vendeuses assistant Pauline. Elles paraissaient nerveuses et surtout très choquées. D'abord l'homicide et maintenant cette perquisition ! L'une d'entre elles précisa que le responsable marketing suivait la gestion du magasin en collaboration avec Pauline.

L'analyse du sel contenu dans les sachets confirma la présence de plomb dans les grains. La teneur dépassait le seuil maximal toléré. Depuis des mois sans doute, les visiteurs repartaient avec du sel contaminé. Des ventes légales du point de vue commercial, mais amoralessur le plan sanitaire. Qui se cachait derrière ce stratagème et dans quel but ? Pas le profit, car les encaissements réalisés ne profitaient qu'à la trésorerie du groupement ! Le procureur exigea la discrétion tant qu'aucun suspect ne serait interpellé. Il se chargea d'informer personnellement le directeur de la Coopérative qui se mit dans une colère noire. Le ou les coupables allaient le payer très cher !

Lucie doutait de la culpabilité de Vincent et même de celle de Pauline. Dans quel intérêt risquer la discréditation de leur saline renommée ? Ils venaient de surmonter cette mauvaise passe avec succès et envisageaient sereinement l'avenir. De plus, le paludier savait par quel moyen et sur quel site entreposer le sel invendable, en toute légalité et à moindres frais. Il semblait sincère en affirmant ignorer la disparition du stock et plus tard celle de l'ordinateur et des documents de travail de son épouse. Il s'effondra en apprenant que ce sel se vendait dans le magasin tenu par elle. Malgré les apparences, il croyait en son innocence. Pour lui, quelqu'un cherchait à nuire à leur réputation et cette malveillance venait de coûter la vie à sa femme. La capitaine rassembla à nouveau ses collègues pour faire le point sur les derniers événements.

Monter une telle combine nécessitait de bien connaître l'organisation et d'avoir accès au matériel pour transporter le sel et procéder à son conditionnement. Un atelier clandestin existait et forcément tout proche de la saline de Vincent ; il fallait que va-et-vient, ensachage et transport se fassent discrètement. Lucas souligna que le hangar se trouvait à proximité de la remise et donc du matériel. Mais dans le procès-verbal de la perquisition, la liste des objets saisis ne faisait pas état d'une ensacheuse. Lucie le renvoya sur les lieux pour s'assurer qu'aucune preuve ne leur avait échappé. Il s'adjoignit l'aide de quelques collègues.

En contournant la remise, le lieutenant s'aperçut que celle-ci paraissait plus longue à l'extérieur qu'à l'intérieur. Vincent mentionna alors une autre pièce qu'il avait condamnée depuis longtemps. L'espace conservé suffisait largement au rangement du matériel, placé sous la responsabilité de son salarié cadre. Une porte apparut après avoir déplacé un rayonnage à roulettes qui l'obstruait. Elle n'était pas verrouillée et s'ouvrit sans aucune difficulté. Sous leurs yeux écarquillés, ils découvrirent une ligne complète de conditionnement automatique : du pesage jusqu'à la sortie du produit fini mis en rayon. Des petits sacs de sel en toile s'entassaient sur des palettes, sûrement ceux qui auraient dû être livrés à la boutique « Grain de Sel ». Posés sur un établi, des fers électriques à marquer le bois, le cuir et le carton ; l'un d'entre eux représentait une croix. À côté, l'ordinateur et les dossiers de Pauline.

Le salarié cadre passa rapidement aux aveux. Il devait écouler tout le sel du hangar avant de passer au deuxième acte. Malheureusement, Pauline venait de comprendre son manège et menaça de le dénoncer. Alors il tenta de la faire changer d'avis en lui expliquant pourquoi il agissait ainsi. Mais elle s'entêta, quitte à courir le risque d'être suspectée d'échanger les sacs. Il n'eut pas d'autre choix que de la faire taire. Il prit dans sa poche un bout de cordelette en chanvre, celle utilisée pour fermer les sachets de sel en toile et l'étrangla. Il la marqua au fer rouge en signe de trahison ...

Lucie et Lucas se dirigèrent vers la Coopérative, accompagnés du procureur qui tenait à être présent. Le directeur lui-même les attendait devant l'entrée principale, le visage défait. Lorsqu'ils entrèrent dans le bureau, le responsable marketing n'opposa aucune résistance, devinant que son complice avait parlé. En impliquant Pauline et Vincent dans cette fraude, bien malgré eux, il espérait les convaincre de ne pas mécaniser leur saline. Leur exploitation réputée avait servi de tremplin pour obtenir la labellisation du sel de tout le secteur. Ils trahissaient le pacte de sel liant les paludiers adhérents, en voulant abandonner le « 100 % artisanal » ; la condition *sine qua non* pour conserver le Label Rouge.

« L'inconnu de l'étier de Quimiac »

Bernard MONSIGNY

L'inconnu de l'étier de Quimiac

Courage Gwenn tu n'es plus très loin ! La nuit commençait de tomber en cette fin de journée d'avril accompagnée d'une pluie d'orage aux gouttes grosses comme des bigorneaux. Perchée sur *Caroline*, l'une des deux bicyclettes électriques de Tante Soizic, je pédalais ferme en direction de Kerdandec par la Route de la Bolé de Merquel. Arrivée au pont qui enjambait l'étier de Quimiac, je devinais sur ma gauche un canot amarré à la rive herbeuse. Il me sembla qu'une silhouette en débarquait un petit sac sur l'épaule. *As-tu vu Gwenn ? Quelqu'un d'aussi déraisonnable que toi traine dehors par ce temps !*

Tout se passa très vite ensuite. Le temps d'un éclair dans un bruit de tonnerre, je vis la silhouette s'affaisser sur la rive et le sac rouler à ses côtés dans l'herbe.

Malgré mes vingt ans et ma ceinture noire de judo, je jugeai plus opportun d'aller chercher du secours dans l'un des cafés du port de Kercabellec plutôt que de m'aventurer seule sur la rive. Comme je rebroussais chemin, vint dans ma direction un véhicule qui brinqueballait, trouant la pénombre de son seul phare valide. J'agitais les bras et le chauffeur pila net avant de descendre de son utilitaire. L'obscurité et la pluie s'épaississaient rapidement. Par malchance, le conducteur plus âgé encore que son antiquité roulante n'avait pas de lampe de poche. Il me suggéra d'aller en chercher une à la taverne la plus proche dénommée "Pourquoi pas ?" où il avait ses habitudes.

Au sec après avoir chargé *Caroline* à l'arrière dans la benne, je n'eus pas le temps de me réchauffer sur la banquette défoncée ni même de me présenter. En effet, le trajet pour le "Pourquoi pas ?" ne dura pas plus de deux minutes en dépit la mécanique phlétique.

Malgré la visibilité limitée par d'épaisses nappes de brumes de tabac odorant, "mon chauffeur" se dirigea sans hésiter vers la seule table occupée de la salle. Je fis ainsi connaissance d'Alan, "mon chauffeur", et de ses deux compères Pierrick et Dylan. Sceptique, le trio après avoir écouté mon aventure finit même par demander si je n'avais pas rêvé. Malgré mon insistance, je dus boire un verre de grog avant qu'ils ne consentent à m'escorter, armés de lampes prêtées par le gérant du bar. De retour sur les lieux un bon quart d'heure plus tard, nous enjambâmes le petit parapet de bois mais dans le faisceau des torches nous ne vîmes ni corps ni sac près du canot.

Un peu vexée je pris congé de mon escorte et redoublais d'efforts sur *Caroline* pour regagner *Ker-Maurice*, le cottage fleuri de Tante Soizic, Allée Pierre Perrault. *Gustave*, le petit Cavalier King-Charles tricolore, boudait malgré mon retour, vexé d'avoir dû rester seul si longtemps. La réunion de Tante Soizic se prolongeait, j'en profitais pour préparer les délicieux coquillages achetés au croisement de la rue du Port et de la route de Bel-Air. En y repensant, je finis par me convaincre d'avoir rêvé sur le pont.

Les cris de joies de *Gustave* résonnèrent, Tante Soizic venait de rentrer. Tout en dégustant notre repas, je l'écoutais d'une oreille distraite me raconter le débat public qui s'était tenu à la salle communale de l'Artimès en présence de presque tous les habitants.

Un ancien industriel rennais réputé pour sa pingrerie avait proposé de prendre en charge une extension des toilettes publiques de la Place du Marché. En échange, il demandait seulement que la commune acceptât de rebaptiser l'Avenue de la Plage à son nom et surtout de financer deux statues à sa gloire, l'une Place de l'Orée du Bois, l'autre à la Pointe de Merquel. Le marché de dupes fut vite écarté devant une salle goguenarde. La houle se leva sur la question du jumelage de la commune. Comme il fallait avancer, le conseil ajourna la question. Heureusement le dernier point, celui du Salon du livre de Kercabellec, ramena la bonne humeur dans les rangs d'autant qu'un concert gratuit du Quatuor Amadeus fut annoncé pour en clôture de l'édition de cette année.

Comme je rêvassais dans le moelleux canapé anglais de *Gustave* en écoutant Daphnis & Chloé, Tante Soizic me rejoignit avec deux tasses de verveine. Il me fallut bien lui raconter tous les détails de mon aventure de la fin de journée, la scène que j'avais cru apercevoir sur le pont avant la rencontre des trois vétérans au "Pourquoi pas ?". Elle les connaissait depuis l'école communale sous le sobriquet des Trois mousquetaires et s'étonna d'ailleurs de l'absence d'Armel Croaz, le quatrième de la bande.

Dans notre famille, Tante Soizic avait la réputation de posséder un esprit logique et acéré, prompt à résoudre les énigmes les plus complexes. Plus tard, je pus constater que sa notoriété avait largement dépassé le cercle familial. Qu'elle prît au sérieux mon aventure m'étonna tout de même. Aussi j'acquiesçais quand elle suggéra d'aller toutes les deux demain examiner les lieux en plein jour.

Une bonne partie de la nuit un mystérieux tueur à gages me pourchassa. Malheureusement au moment de lui échapper, le pneu avant de *Caroline* creva et l'inconnu me rattrapa.

Le lendemain, *Gustave* réveillé par un soleil déjà éclatant vint me reprocher ma paresse. Je finis par céder pour avoir la paix. En bas sur la table de la cuisine, un petit mot de Tante Soizic m'avisait de son retour vers 10 heures et me demandait de me tenir prête ainsi que *Gustave*. Il flottait dans la pièce une bonne odeur de café bien fort et de crêpes que je badigeonnais copieusement de beurre salé et de confiture de fraises préparée l'été dernier.

Remontée à bloc par ce petit-déjeuner digne de la duchesse Anne, je me sentais prête pour participer au Triathlon de Mesquer-Quimiac. Sous l'œil approbateur de *Gustave*, j'accrochais ensuite sur *Caroline* son panier avant d'y placer son coussin et une petite couverture.

C'est ainsi que nous nous retrouvâmes à bicyclette sur la Route de la Bolé de Merquel, Tante Soizic, *Gustave* et moi. Excité par le temps superbe, le chien dans son panier n'hésitait pas à donner de la voix pour m'encourager ou me signaler des mouettes qui s'approchaient de trop près. Plus sage, le panier de Tante Soizic débordait de fleurs à déposer vers midi à Notre-Dame de l'Assomption. Parmi les sortes choisies, dépassaient du *Spathiphyllum*, des *Crocus*, du *Gerbera* et du *Myosotis*.

Chemin faisant, Tante Soizic m'apprit les dernières nouvelles glanées au marché auprès de ses amies du club "Broderies et Tricots des Salines" - ou "club BTS" - toujours informées du moindre événement local. Hélas ou heureusement (le lecteur jugera), Nadine - qui hébergeait Monsieur Moulin, le garde-champêtre - lui avait certifié qu'aucun décès n'avait été déploré la veille dans la commune.

Nos montures cadénassées sur le pont de l'étier, nous libérâmes *Gustave* qui fila tel un lévrier pourchasser les mouettes sur la rive. Le canot n'avait pas quitté son emplacement. Nous y allâmes à pas comptés, très lentement, en scrutant le sol. Intrigué le chien vint se faufiler entre nos jambes au risque de nous faire tomber. Contrairement à la veille, nous nous approchâmes du canot. Les trois mousquetaires m'avaient en effet prudemment dissuadée d'y aller pour ne pas glisser depuis la berge.

Sur la rive, la terre encore fraîche et les herbes foulées révélèrent bien les traces d'une chute brutale. Mais les pas du mystérieux promeneur reprenaient ensuite. Il s'était donc relevé. Soulagée je pris quelques clichés de la "scène du crime" puis nous rappelâmes *Gustave*.

Le coquin revint tout fier, tenant un petit bout de bois tel un pirate son couteau entre les dents avant l'abordage. Visiblement épuisé par sa course il accepta sans discuter de réintégrer son panier pour s'y coucher et mordiller son trophée.

Midi n'avait pas encore sonné. Le chemin de l'église passait devant la taverne du "Pourquoi pas ?", le repère des "Trois mousquetaires". Pourquoi ne pas aller les saluer ? Ils étaient bien quatre en effet comme dans le roman d'Alexandre Dumas père. Nous les vîmes sur la terrasse en plein soleil qui discutaient et fumaient paisiblement tout en dégustant un verre de Muscadet. Tante Soizic se joignit à mes remerciements chaleureux pour leur aide de la veille. Après avoir gentiment plaisanté sur mon imagination débordante, la conversation roula sur les dérèglements climatiques. Armel, le quatrième mousquetaire, nous prit à témoins, se plaignant de ses rhumatismes ranimés par l'orage d'hier. Compatissante, Tante Soizic lui recommanda vivement des infusions de feuilles de cassis.

Nous filâmes ensuite à l'église où Noémie, également du "club BTS", attendait à l'intérieur. Je laissais les deux membres du club s'affairer avec les fleurs pour aller admirer les exvotos marins. Déjà enfant, j'aimais beaucoup rêver devant le vitrail du Capitaine Guyodo et sous la maquette du trois mâts à la coque noire et verte. Malheureusement ce petit diable de *Gustave* resté à l'extérieur n'entendait pas nous laisser profiter de la beauté et de la quiétude des lieux. Ses aboiements furieux semblaient sortir du bénitier et résonnaient jusqu'à l'autel.

Tante Soizic proposa de ramener le sacrifiant à *Ker-Maurice*, me laissant quartier libre pour passer l'après-midi à Guérande. Nous échangeâmes nos bicyclettes, j'abandonnais *Caroline* pour *Gertrude*. Dans la cité féérique de Guérande la magie opéra comme à chacune de mes visites. Le sortilège y transforma ainsi qu'un miroir déformant mon plan pourtant longtemps mûri.

Le soir nous nous retrouvâmes à dîner sur le moelleux canapé anglais *de Gustave* d'une tasse de tisane et de petits sandwichs tout en écoutant du Ravel. Les yeux brillants je lui relatais la délicieuse répétition inattendue du Stabat Mater de Pergolèse à laquelle j'avais assisté dans la Collégiale Saint-Aubin. Cette aventure, fruit de la providence, m'en avait fait oublier cette fabuleuse boutique de la Ruelle Saint-Michel où j'avais pourtant prévu de dépenser une fortune en bijoux artisanaux.

En retour Tante Soizic m'apprit que le fidèle *Gustave* avait apporté une contribution décisive à la résolution du mystère. En fait de bout de bois ramassé ce matin, le chien avait trouvé une vieille tabatière cylindrique gravée des initiales A-C. Ravie, elle ne doutait pas d'avoir résolu l'énigme pour la fin de la semaine grâce au concours des membres du club "Broderies et Tricots des Salines".

Les déclarations rassurantes de Tante Soizic n'empêchèrent pas le mystérieux tueur à gages de me poursuivre les nuits suivantes. Chaque fois que je pensais lui échapper, *Gustave* venait se jeter entre mes jambes et me faisait tomber dans l'obscurité. Les après-midis du lendemain et du surlendemain, le club de Tante Soizic se réunit pour tenir conseil. *Gustave* fut prié de sortir, devenu persona non grata du fait son animosité envers les pelotes de laine. Dénuée de rancune, je l'emmenais promener le long de la Baie du Cabonnais jusqu'à la Pointe de Beaulieu. Malgré ses prières, nous rentrâmes par les chemins intérieurs afin d'acheter des timbres. Nous eûmes la surprise en passant devant les débits de tabac d'y croiser des membres du club laissés plus tôt à *Ker Maurice*.

Samedi matin tout en préparant un Far, un Quatre-quarts et des sablés devant un *Gustave* déchaîné, Tante Soizic m'annonça que nous partagerions le thé avec des invités. Monsieur Moulin, le garde-champêtre, se présenta avec une heure d'avance afin de s'entretenir en privé avec Tante Soizic. A 5 heures piles, Armel, Pierrick, Alan et Dylan arrivèrent ensemble, groupés comme les Trois mousquetaires. Malgré une apparence plus soignée que lors de notre passage au "Pourquoi pas ?", ils semblaient mal à l'aise surtout lorsque parurent Tante Soizic et Monsieur Moulin. Pour réchauffer l'atmosphère, je distribuais généreusement les parts de gâteaux, sans oublier *Gustave*, puis le thé.

Lorsque nos invités furent confortablement installés, Tante Soizic remercia l'assistance puis s'adressa sévèrement aux mousquetaires :

- « *Je pense avoir trouvé la clef du mystère. Ma solution ne vous plaira pas mais comme nous sommes entre mesquerais... je suis certaine que vous accepterez un arrangement. Mardi dernier, ma nièce Gwenaëlle a cru assister au meurtre d'un homme près du pont de l'Etier. En réalité, personne n'a été abattu. L'inconnu voulait seulement se cacher quand il l'a aperçue. Par malchance en se relevant, il a laissé tomber sa tabatière que Gustave a retrouvé le lendemain. Elle embaumait le tabac aromatisé à la bergamote. Pourtant, le buraliste près de la pharmacie m'a confirmé que la Régie nationale n'avait jamais commercialisé ce genre de tabac. L'inconnu fumait donc du tabac de contrebande.*

Monsieur l'Officier, sans doute voudriez-vous sentir les tabatières de nos invités. Je suis certaine qu'elles embaument également la bergamote. Pour connaître le goût de ces messieurs, les membres de mon club "Broderies et Tricots des Salines" ont visité tous les bureaux de tabac de la commune et des environs. Le croiriez-vous ? Aucun de ces messieurs n'y a été vu depuis plusieurs années. Je vous laisse conclure.

Reste le mystère de l'inconnu... Lorsque Gwenn croisa Alan sur la route, vous avez fait en sorte tous les trois de la retarder pour donner le temps à votre complice de décamper. A la taverne, Gwenn a-t-elle rencontré Armel ? Non ! Assistait-il comme Monsieur Moulin et moi à la réunion publique de la salle communale ? Non ! Ce soir-là, Armel revenait d'une mission de ravitaillement. Comme il pleuvait, Alan partit en camionnette le chercher... mais malheureusement pour eux, ma nièce passait sur le pont. En plongeant pour se cacher sur la berge Armel Croaz a perdu sa tabatière aux initiales A-C. »

Le Garde-Champêtre se redressa. « *Une fois de plus, tout se vérifie comme vous avez dit Mademoiselle. Mes gaillards, je suis prêt à fermer les yeux pour cette fois... mais seulement si vous me restituez votre tabac frauduleux et si vous me jurez de ne plus vous écarter du droit chemin. »*

Les Trois mousquetaires penauds jurèrent en baissant la tête. Ils sursautèrent tout de même lorsque Tante Soizic ajouta : « *pour que justice soit complète, il faudrait aussi qu'ils promettent d'aller se confesser avant la Saint-Yves ».*

« Les inconnus du marais »

Françoise LEDOUX

LES INCONNUS DU MARAIS

Samedi 10 h 45. Les restes du petit déjeuner traînent encore sur la table. Lovés dans leur canapé sur la terrasse de leur duplex nantais, Samuel et Margaux, aux vies professionnelles trépidantes, se relaxent. Depuis plus de 20 ans, ils vivent une véritable lune de miel. Une seule ombre à leur bonheur, le bébé qu'ils n'auront jamais. Ils savourent ce week-end sans contrainte : oublier l'heure, le portable, les réseaux sociaux... Ils imaginent déjà leur retraite : voyager dans des lieux paradisiaques et posséder un nid douillet en bord de mer. Leur conversation est ponctuée de fous rires, quand soudain, la sonnette retentit !

Il déplie son mètre quatre-vingt-six et s'avance vers l'interphone : *"Oui"* dit Samuel.

Une voix laconique répond : *"Bonjour, j'ai un recommandé pour Madame"*.

"Montez, dernier étage" dit-il. Margaux réceptionne l'enveloppe, sourit au facteur en le remerciant.

Subitement, ses sourcils se froncent. Le courrier provient d'un office notarial. Pourtant, elle pensait, qu'après le décès de ses Parents, tout avait été définitivement clôturé... En parcourant la lettre, leurs regards restent suspendus à une phrase : *Madame, héritière de votre Frère, Monsieur Jean Priest, merci de prendre rendez-vous dans les meilleurs délais auprès de nos services.*

Fille unique, le Frère tant rêvé existait, mais elle l'ignorait. Lourd secret de famille...

Le silence envahit l'appartement. Finit la légèreté des heures passées.

Lundi 9 h 00. Margaux obtient un rendez-vous pour le lendemain.

Mardi 10 h 30. Assis dans un appartement haussmannien, à l'odeur de parquet ciré, aux tableaux de famille en pied, ils écoutent attentivement le Notaire : *"Madame, vous aviez un demi-frère, issu d'une relation adultérine de votre Père. Il est décédé d'un AVC il y a cinq ans. Au regard des longues recherches généalogiques vous êtes la seule héritière. Le bien qui vous revient est une chaumière, située dans les marais, aux alentours de Mesquer. Aviez-vous connaissance de ces éléments ?"*

"Non", répond Margaux sous l'émotion.

Le Notaire lui remet le titre de propriété, les clés de la maison, l'épais dossier du Généalogiste et un portefeuille. Elle l'ouvre fébrilement : une photo d'elle petite fille ! Ses jambes se dérobent sous elle.

Décidés à partir dès demain à la chaumière, Margaux et Samuel annulent toutes leurs réunions. Ils préparent une valise, y glisse tous les documents. Ils auront tout le temps de les lire.

Mercredi 7 h 37. Ils prennent joyeusement la direction de Mesquer. La route défile. Ils arrivent à l'approche des premiers étiers. Ce labyrinthe d'eau structure le paysage et une conduite prudente s'impose. Tout à coup Margaux s'écrit : *"Freine Sam, c'est par là ! Prends ce petit chemin de terre"*.

Au milieu de prairies entrecoupées de canaux et de salines, apparaît la maison blanche avec son toit de chaume, sa porte et ses volets peints en bleu entourés de rosiers mal entretenus. Curieux, ils avancent sur les graviers qui crissent sous leurs pas.

La clé trouve place dans la serrure. La porte s'ouvre sur une vie qu'elle n'a pas connue. Elle appuie sur l'interrupteur. L'ampoule au plafond éclaire un mobilier sobre et rustique. Il pousse les volets et le soleil

matinal envahit la pièce. D'un évier, ébréché, coule un goutte-à-goutte. Autour d'une lourde table en bois, recouverte d'une nappe jaunie par le temps, sont disposées quatre chaises pailonnées. Au fond de la pièce un immense placard aux larges et hautes portes massives. A l'intérieur, pas d'étagère, seules des bassines vides et des balais usagés. Dans l'étroite chambre, une armoire avec quelques vêtements élimés et un lit défait. Derrière un paravent déchiré, un lavabo totalement démodé. Gobelet et brosse à dents y sont figés à tout jamais. Le jardin ressemble à une véritable jungle. Envahi de ronces et de branches d'arbres enchevêtrées, l'arrière de la chaumière est inaccessible. Sam pense au travail qui l'attend ! Face à eux des roseaux cachent une sombre embarcation attachée à un arbre par une corde effilochée.

Un *" grand bonjour "* les fait sursauter. Un homme debout sur une barque enfonce sa longue perche pour avancer. A leur hauteur, il s'arrête et d'un ton amical leur dit : *" Je m'appelle Pierre. Je vis tout au bout de cet étier avec ma femme et ma fille. Vous êtes mes nouveaux voisins ? "*

" Oui " répondent en chœur Margaux et Samuel en se présentant.

Pierre, homme jovial, les invite à venir prendre un verre en soirée. Ils acceptent avec enthousiasme.

19 h 03. Accueillis par Pierre et Agnès, ils s'émerveillent devant Emilie qui joue dans le jardin. La bonne humeur est de rigueur. Au fil des heures, les verres, accompagnés de délicieuses brochettes, se vident et se remplissent. Margaux raconte son incroyable histoire. Intrigués, Pierre et Agnès avouent qu'à leur arrivée, il y a 6 ans, ils avaient dû apercevoir Jean avec sa Mère, une ou deux fois tout au plus. Ils se souviennent d'un homme taciturne vivant en ermite. Les questionnements de Margaux restent sans réponse. Pierre est sous son charme. Il boit ses paroles et ne la quitte pratiquement pas des yeux. Lorsqu'il lui tend un verre ses doigts frôlent les siens. Sam les observe d'un regard glacial. Il est tard. Emilie s'est endormie sur les genoux de Margaux attendrie. Il est temps de partir. Ils remercient vivement leurs hôtes.

23 h 30. De retour chez eux, ils évoquent leur soirée. Margaux se félicite d'avoir de si charmants voisins. Furieux, Sam lui reproche son attitude envers Pierre. Un peu éméchée, elle le taquine sur sa jalousie. Ils se couchent. Margaux se blottit contre lui. A la lueur de la lampe de chevet, les corps s'embrasent.

Jeudi 9 h 15. Margaux s'éveille. A ses côtés Sam dort paisiblement. Elle se lève, enfle un long T-shirt, se glisse hors de la maison. La rosée du matin, sur ses pieds nus, la fait frissonner. Arrivée au bord de l'étier elle pousse un cri strident qui transperce le silence. Sam réveillé brutalement se précipite.

Au milieu des roseaux couchés un corps flotte sur le ventre...

Sam saisit son portable et appelle les secours. Pompiers et Gendarmes envahissent rapidement les lieux. Le Capitaine Dirack, arrivé sur place, interroge le Légiste : *" Que pouvez-vous me dire ? "*. Sa réponse est sans ambiguïté : *" Il s'agit d'un homme. Au regard de la température du corps, la mort remonte à environ 1 heure "*. Dirack insiste : *" C'est tout ? "*. Il précise : *" Pas de trace de coup ni de lutte. Une noyade par malaise probablement. Je vous en dirai plus après l'autopsie "*. Dirack se dirige ensuite vers les *" cotons tiges "* : *" Traces, empreintes, quelque chose ? "*. Ils lui répondent : *" Non Capitaine, rien pour l'instant "*.

Alertée par les sirènes et les gyrophares, Agnès, tenant sa fille dans ses bras, arrive : *" Pierre n'est pas à la maison alors je suis venue voir ce qu'il vous arrive. Vous n'êtes pas blessés ? "*

Ils n'ont pas le temps de lui répondre. Emilie apercevant son Père s'écrie gaiement *" Coucou, coucou Papa ! "*. Agnès se retourne. Elle pousse des hurlements de douleur en voyant le corps inerte de son mari dans l'ambulance.

Abasourdis, Margaux et Sam sont entendus par Dirack : *" Quelles étaient vos relations avec votre voisin ? "*. Ils lui racontent leur soirée mais avouent ne rien connaître de Pierre et de sa famille. Le Capitaine leur demande de ne pas quitter les lieux et de se tenir à la disposition de la Gendarmerie.

16 h 25. La sonnerie du portable de Samuel les fait sursauter. *" Allô, ici Dirack. Le Légiste a trouvé un téléphone dans la poche de votre voisin. Il semble que ce soit celui de votre femme "*. Margaux n'avait même pas remarqué l'absence de son portable. Elle repense aux paroles de Sam à propos d'hier soir. Brutalement le doute l'envahit. Ce n'est pas possible !!! Pas son Sam !!! Il n'aurait pas pu...

Muets, ils attendent la fin de cette épouvantable et interminable journée. Ils ne dînent pas, avalent juste un grand verre d'eau avec un somnifère. Se couchent et s'endorment lourdement.

Vendredi 9 h 45. Cotonneuse Margaux se réveille. Une odeur douceâtre lui irrite les narines. La place de Sam est vide, les draps sont froids. Elle se traîne à la fenêtre et l'appelle. Pas de réponse. Elle pense qu'il a dû partir au village faire des courses car la voiture n'est plus là. Elle se prépare gaiement en attendant son retour. Mais, avec les heures qui passent, son inquiétude grandit.

12 h 17. Toujours aucune nouvelle. Elle se souvient qu'un vieux portable traîne dans son sac. Elle l'appelle, tombe sur son répondeur et laisse un long message. Presque plus de batterie.

15 h 00. Très angoissée, elle téléphone au Capitaine. *" C'est Margaux, je suis inquiète, mon Mari ... "*. Son portable s'éteint...

Dirack et le Sergent quittent précipitamment la Gendarmerie en direction de la chaumière. Margaux est en larmes. Dirack la questionne : *" Aviez-vous des problèmes de couple ? "*. Elle avoue la dispute suite à la soirée. Dirack reprend : *" Votre Mari peut-il se montrer violent ? "*. *" Non, bien sûr que non "* répond-elle. Il poursuit : *" Connaissez-vous des ennemis à votre Mari ? "*. *" Non "* répond-elle de nouveau. Il insiste *" Depuis votre arrivée le comportement de votre Mari a-t-il changé ? "*. *" Pas du tout Capitaine "*. Il demande à Margaux de rester chez elle au cas où son mari reviendrait et qu'il postera un Gendarme de garde pour la nuit. Dirack se retourne vers le Sergent en aboyant : *" Allez au boulot ! On fait du porte-à-porte ! On cherche le véhicule "*. Ils repartent.

18 h 35. Les démarches restent vaines. Aucune trace de Samuel. Dirack appelle le service informatique *" Pouvez-vous me dire si le portable a borné ? "*. Réponse négative. *" Et la voiture, les caméras de surveillance, les contrôles radars ? "*. Réponses négatives.

20 h 12. La lumière du jour baisse. Elle sursaute au moindre craquement mais elle doit rester pour Sam. Que lui est-il arrivé ? Il va revenir, lui expliquer et la vie reprendra comme avant. En fermant les volets elle

s'égratigne le poignet. Elle hait cette chaumière. Elle saisit la clé restée sur la table. S'enferme. Pas de réseau sur son ordinateur portable. Seule, abattue, elle n'arrive plus à réfléchir. Aucun bruit dehors. Le Gendarme n'est pas là.

Dans l'obscurité, recroquevillé, nu, un homme, jeté pour mort, sort de sa léthargie. Il gît sur un sol en terre battue, le corps meurtri par des coups et la tête prête à exploser. Il porte la main dans ses cheveux. Ses doigts ressortent ensanglantés. Il perd connaissance. Une odeur pestilentielle lui fait reprendre ses esprits. Où se trouve-t-il ? Comment est-il arrivé là ? Tâtant le sol il effleure des vêtements. Il les fouille. Au fond d'une poche il sent une petite boîte d'allumettes. Difficilement il en allume une et reste pétrifié. En face de lui, un squelette disloqué. L'allumette s'éteint...

21 h 21. Margaux n'a pas faim. Sur la table, elle saisit la bouteille d'eau commencée, en boit une gorgée, la lâche brutalement et s'affale sur le carrelage. Après d'interminables minutes, comateuse, elle se traîne jusqu'à la porte. La clé a disparu. Elle vacille en ouvrant la fenêtre. Tente de pousser le volet qui lui résiste. Désespérée, elle sanglote. Derrière elle un grincement. Elle se retourne. Son cri restera emprisonné dans la main qui s'abat sur sa bouche. Ses yeux se ferment.

22 h 00. Le Gendarme arrive. La chaumière est close. Il tambourine à la porte. Pas de réponse. Il se dit que Margaux épuisée doit dormir. Il remonte dans sa voiture, avertit le Capitaine de sa prise de garde.

Au bureau, Dirack parcourt le rapport du Généalogiste. Au regard de l'heure, il se résout à partir en maugréant : *" En 2 jours, un cadavre et une disparition ! Nom d'un chien ! Quel est le rapport ? "*

Samedi 6 h 45. Son thermo de café à portée de main, le Capitaine reprend sa lecture. La chaumière appartenait à Madeleine Priest. Elle a disparu soudainement. Aucun avis de recherche, aucune procédure pour disparition, pas d'acte de décès. Le dossier mentionne que même les anciens du village ne la connaissaient pas. Elle avait un enfant, Jean, avec qui elle vivait recluse. Aucun papier officiel, comme si cette famille n'existait pas. Mais tout à coup, l'attention de Dirack est attirée par une note froissée, écrite en patte de mouche, sur du papier pelure, effacée par le temps. Le prénom Jean semble rayé et remplacé par Marc. Puis rayé de nouveau et remplacé par Jean. Indéchiffrable. Le Capitaine veut éclaircir ce mystère. Il s'apprête à sortir de son bureau pour se rendre auprès du service des recherches quand le téléphone sonne. Le Légiste transmet une information cruciale : *" Le décès a été causé par une piqûre de cyanure. Il ne s'agit plus d'une noyade mais d'un meurtre "*. Dirack interloqué : *" Quel est le rapport entre le meurtre de Pierre et la disparition de Samuel ? Samuel a-t-il tué Pierre ? "*. Il met toute sa brigade sur le coup : *" On a un cadavre, un disparu, un criminel en liberté et aucune preuve. Remuez-vous, je veux des résultats. Tout se joue maintenant "*. Tenant toujours le papier froissé, il fonce au service des recherches.

8 h 50. Margaux revient à elle. Elle est ligotée et bâillonnée sur le lit. Dans la pénombre, se dresse face à elle une silhouette inquiétante, toute de noir vêtue, le visage dissimulé sous un masque de princesse. Terrorisée, elle reconnaît celui qu'elle portait enfant. La puanteur du souffle de cet homme, proche de son visage, lui fait avoir un haut le cœur. *" Trop heureux de t'avoir retrouvée ! "* grogne-t-il. Il lui arrache

ses vêtements. Ses mains crasseuses commencent à la caresser. *“ Je vais te faire l'enfant que ton crétin de mari n'a pu te donner. Je suis l'homme de ta vie et tu m'appartiendras jusqu'à la mort ”.*

9 h 09. Alors qu'il baisse son pantalon, plusieurs coups à la porte l'interrompent. Le Gendarme s'inquiète de voir encore les volets clos. Margaux, débâillonnée, sent la lame froide d'un couteau plaquée sur sa gorge. Elle répond que tout va bien. Le Gendarme, rassuré, retourne à sa voiture.

9 h 12. L'homme enfermé est épuisé, affamé, déshydraté. Dans cet enfer ses heures sont comptées. A bout de force, la jambe fracturée, il se redresse péniblement. Par le soupirail, il crie mais le son de sa voix est trop faible ! Il craque sa dernière allumette, la passe par l'étroite fente et la jette dans les broussailles desséchées. Il espère que le feu prenne et attire l'attention. Son ultime chance...

9 h 13. *“ Bon sang, qu'est-ce que vous foutez, où en est la recherche ? ”* s'énerve Dirack auprès de l'Officier de Police Judiciaire. Ce dernier finit de déchiffrer le document, mais il veut se faire confirmer l'information et interroge le service de l'état civil. Au même moment, le Sergent chargé de continuer à fouiller l'épais dossier vient de trouver une photo des deux Frères. Il sort précipitamment dans le couloir en criant *“ Jean et Marc sont jumeaux ! ”*. L'OPJ confirme l'information. Tout concorde. Aussitôt, le Capitaine téléphone à son Supérieur pour l'informer de ces dernières avancées.

9 h 16. La végétation s'embrase. Les flammes commencent à s'élever. Le Gendarme en faction voit une colonne de fumée à l'arrière de la chaumière. Il appelle les Pompiers, et avertit son Capitaine.

Dirack ordonne *“ Il y a le feu à la chaumière. Grouillez-vous ! Je veux tout le monde avec moi. Convoquez le Maître-chien et le Légiste. Dites-leur de nous rejoindre ”*.

9 h 21. Margaux sent une odeur de brûlé. Son agresseur aussi. Il attrape ses vêtements et disparaît dans l'imposant placard. Après de douloureuses tentatives, les poignets ensanglantés, elle se libère de ses liens, court à la fenêtre et cogne, de toutes ses forces, sur le volet bloqué. Personne ne l'entend car toutes sirènes hurlantes, les Pompiers arrivent. Le feu a déjà commencé à attaquer le toit de chaume.

9 h 26. Dirack dirige les opérations en hurlant : *“ Il y a une personne ici. Vous me la sortez vivante ”*.

9 h 37. Le feu de broussailles est rapidement maîtrisé. Le toit de chaume, gorgé d'eau, s'effondre en partie. A l'aide de madriers les Pompiers défoncent la porte et l'un d'eux s'écrie : *“ Là, il y a quelqu'un dans le coin de la pièce ”*. Apeurée et tremblante, Margaux est sauvée.

Dans le jardin, inondé et jonché de ronces calcinées, Attila, le chien de l'unité cynophile, tire sur sa laisse, s'arrête et aboie sans relâche devant un soupirail. Un Pompier aperçoit une forme : *“ Capitaine j'ai l'impression qu'il y a quelqu'un là-dessous ! ”*.

Exténuée, Margaux décrit au Capitaine son agresseur et sa fuite. Dirack se précipite dans l'imposant placard. Sa lampe torche parcourt les murs, le plafond. Sous la colère, et un *“ Bordel ”* retentissant, il donne un violent coup de pied dans les bassines. Elles ne bougent pas. *“ Putain, c'est quoi ce truc ? ”*.

Il s'agenouille. Au sol, les bassines collées entre elles dissimulent un crochet. Il tire dessus et soulève une trappe qui s'ouvre sur une échelle. A la lueur de leurs torches deux hommes descendent dans un sous-sol

suintant et puant transformé en bunker. Une porte métallique ne résistera pas longtemps. Abasourdis ! Devant eux, des ordinateurs aux écrans XXL, maculés de sang, allumés sur les pièces de la chaumière, et des photos de Margaux placardées aux murs. Un véritable sanctuaire !!! Sur le sol des monticules d'immondices. Les Gendarmes avancent, main sur leur arme, quand ils butent sur quelque chose. Un corps git au milieu de cette crasse les veines sectionnées.

Attila, descendu dans le sous-sol, aboie et gratte devant une deuxième porte métallique. Dirack ordonne : *“ Défoncez-moi ça tout de suite ”*. Les Gendarmes s'exécutent. Dans un noir presque complet, ils trouvent un homme blessé mais vivant. C'est Samuel.

Remonté difficilement à l'air libre, Samuel tombe dans les bras de Margaux en larmes. Une ambulance les emmène...

11 h 21. Dirack poursuit la perquisition. Il découvre tout un arsenal pharmaceutique : cyanure, chloroforme, comprimés de rohypnol, seringues, et même une table d'accouchement. Au fond d'un tiroir, une vieille photo datée de Jean, Marc, Madeleine et le Père de Margaux. Les jumeaux avaient tout juste 5 ans. Une lettre haineuse de Jean apprendra à Margaux que son Père les avait lâchement abandonnés. La dernière fois qu'il l'avait vu c'était après sa naissance. Il avait acheté la chaumière au nom de leur Mère et lui avait donné une très grosse somme d'argent pour son silence. Avec Marc, ils voulaient se venger de la vie si douce qu'elle avait eu auprès de leur Père. La haine puis la folie les gagnaient. Au décès de Jean, Marc a décidé de rendre justice à sa Mère et son Frère.

Au cours de l'enquête, Dirack établira que les jumeaux traquaient Margaux sur les réseaux sociaux depuis des années et qu'ils échangeaient avec elle, sous pseudonyme *“ JEMA ”*. Elle s'y confiait sans méfiance. Sur son Facebook, ils avaient retrouvé des photos d'elle petite avec son masque de princesse. Au regard des tests ADN demandés, il constatera que les deux Frères avaient conservé leur Mère décédée de mort naturelle. Jean a bien succombé à l'hôpital il y a 5 ans. Marc, acculé, s'est suicidé. Il était l'agresseur de Samuel et Margaux, l'assassin de Pierre. Jaloux comme Sam, il l'aura supprimé car, de son sous-sol, il avait vu la dispute et craignait l'adultère. Tour à tour il avait drogué, battu et enfermé Samuel, pour qu'il agonise et meurt à côté de sa Mère. Il avait abusé de Margaux pour qu'elle ait un enfant, qu'elle l'élève seule, et en souffre le restant de sa vie.

Le calme est revenu à Mesquer. A la sortie de l'hôpital, Margaux, et Samuel s'appuyant sur des béquilles, ont revu une dernière fois le Capitaine Dirack qui a fini par retrouver leur voiture au fond d'un étier. Ils l'ont félicité pour son opiniâtreté et chaleureusement remercié de leur avoir sauvé la vie.

Quelques mois plus tard Dirack a reçu un faire-part : *“ Margaux et Samuel sont heureux de vous annoncer la naissance de leurs jumelles ”*...

C'était sa dernière affaire. La retraite a sonné.

« Les sternes »

Benoît CHETAILLE

Mortechaise s'approcha difficilement de la maison à la façade chaulée et au toit d'ardoise. Il tenait sa capuche de la main gauche ; de la droite, il essayait de couvrir ses lunettes.

- ... œuvre...malade..., dit le brigadier, à quelques mètres derrière lui.

- Je ne comprends rien, à cause du vent ! hurla Mortechaise, en se retournant.

Une rafale de pluie cribla alors ses verres de myope d'une rafale de gouttes.

- Sous le porche, là-bas ! invita le représentant des forces de l'ordre d'une voix tonitruante.

Mortechaise et l'agent gagnèrent l'abri.

- Je disais que c'était l'œuvre d'un malade. La semaine dernière, on en a décroché une à Quimac. Ici, à Kercabellec, c'est la troisième en un mois. Le facteur vient de le signaler à mes collègues.

Mortechaise retourna, en deux sauts, devant la porte de la maison inoccupée. La bâtisse était destinée à un usage hôtelier ; cependant, en ce janvier pluvieux, les touristes avaient la location hésitante. Mortechaise avait déjà vu des films avec des corbeaux plantés sur des huis. Ici, on s'était adapté à la faune locale : une sterne était proprement empalée sur la porte en bois de la maison pittoresque. Il s'approcha au plus près et vit un impact nettement dessiné au bas du cou de la sterne, fruit de sa rencontre avec un projectile. Il lui semblait qu'un rictus de souffrance était gravé sur la tête de l'animal. Il ravala sa bile et revint près du gendarme.

- Lance-pierres ? demanda Mortechaise.

- Les autres cadavres portaient des traces identiques. En plus d'être un malade, l'auteur est habile.

- Dites, vous n'auriez rien à boire ? Je ne suis pas habitué aux cadavres, surtout lorsqu'ils sont torturés.

- J'ai du café très fort dans mon sac à dos, répondit le gendarme. C'est un substitut à l'alcool.

Les deux hommes s'assirent dans la Renault 25 de Mortechaise ; ce dernier conduisit quelques mètres et se gara entre le port et la saline de Kercabellec. Le paysage était d'un gris sans nuance : le ballet des averses, le ciel bas, la végétation même, semblaient s'unir dans une harmonie métallisée. Les salines absorbaient tout ce que le mot pluie comporte de synonymes. L'habacle de la Renault baignait dans une moiteur malsaine, conséquence de l'humidité ambiante et du chauffage qui fonctionnait au maximum. Mortechaise quitta sa veste en coton devenue serviette-éponge ; il grelottait. Le brigadier ouvrit un récipient d'où s'échappa un réconfortant parfum de café chaud.

- C'est aimable de m'accompagner alors que vous êtes en congé. Je vous l'ai déjà dit, mais je réitère mes remerciements, apprécia Mortechnaise.

- En temps normal, nous aurions pu nous occuper de cette affaire. En tout cas, on peut dire que votre démarchage est tombé à point nommé. Un détective privé qui laisse des prospectus dans les boîtes aux lettres, ce n'est pas fréquent.

- Je me doutais qu'il se trouverait des personnes intéressées par mes services. Je savais que la gendarmerie était bien occupée, en particulier avec ces meurtres de sternes.

- Officiellement, je suis mécontent qu'un enquêteur privé payé par une association citoyenne fasse mon boulot, mais vous nous tirez une épine du pied.

C'était du café corsé ; Mortechnaise produisit une grimace involontaire et dit en souriant :

- J'en ai avalé un de la même teneur hier, chez René Pinto, le président de l'*Association des contribuables décideurs*. Les membres de l'Association attendent beaucoup de moi ; on craint que l'image des marais ne soit écornée par ce massacre de volatiles. Je n'ai fait aucune remarque sur le café : ce sont eux qui me paient, après tout.

Le gendarme ricana un peu puis retrouva son sérieux à la vue d'une cycliste qui passait devant eux, stoïque sous la pluie. Cette dernière leur adressa un regard dénué de sympathie.

- Voici Soizig, présenta le brigadier. Elle fait partie de ce groupe dont je vous ai parlé. Elle habite une maison, dans le bourg, qui servait de quartier général au noyau décisionnaire de la communauté, avant qu'ils n'investissent de force le terrain de la future porcherie. On en convoque un ou deux, à l'occasion.

- Elle ressemble à quoi, cette fameuse zone ? Toute la presse en parle, demanda Mortechnaise.

- C'est une large parcelle, pas très loin des marais. Mais impossible pour moi d'y entrer. Cela risquerait d'attiser les tensions. Il reste que l'entreprise qui doit s'installer là dispose de toutes les autorisations légales.

- Les questions d'environnement m'indiffèrent, mais convenez que bâtir une porcherie industrielle à deux pas du marais, c'est chercher les ennuis...

- Ce n'est pas à moi de dire ce qui est bien ou mal : je ne fais qu'appliquer la loi, répondit le brigadier.

Il se servit une nouvelle tasse, ce qui eut pour vertu de le décrisper. Il reprit :

- Vous devriez profiter de ce que Soizig est certainement chez elle pour lui rendre une petite visite. Cette amie de la faune et de la flore locales aura bien son avis.

Mortechnaise approuva cette idée. Il déposa le brigadier et, suivant ses indications, trouva aisément le domicile de Soizig. La maison était bourgeoise, courue de lierres, flanquée de beaux rectangles de pelouse

ornée de camélias. Sur le portail, un panneau indiquait « *maison refuge pour les oiseaux* », un autre annonçait « *non à la porcherie industrielle* ». Un homme lui ouvrit. Il était vêtu d'un pantalon de velours brun et d'un chandail découvrant le col d'une chemise grise. Mortechnaise se présenta et le flatta un peu.

- On m'a dit que vous étiez de grands connaisseurs du marais...

L'homme hésita, puis le laissa entrer. L'intérieur était propre et, malgré la pluie, très lumineux. La décoration était recherchée, entre mobilier rustique et inspirations épurées plus récentes.

- Installez-vous sur ce canapé. Au fait, je me présente : Guerric. On a dû vous parler de Soizig, mon épouse. Quand je dis « on », je pense aux gens qui vous payent. Ne vous méprenez pas : s'ils s'inquiètent de la médiatisation des sternes mortes, c'est par crainte des conséquences sur le tourisme. Nous défendons le marais, alors voir ces sternes massacrées, ça m'attriste. Mais le tourisme, je n'en ai rien à...

La porte s'ouvrit brutalement sur Soizig. Elle était trempée. Lorsqu'elle vit Mortechnaise, elle cria aussitôt.

- Guerric ! Qu'est-ce que cet ami des gendarmes fabrique chez nous ?

- Monsieur est enquêteur privé pour l'*Association des contribuables décideurs*. Il s'intéresse aux sternes mortes. J'ai pensé que...comme tu tardais à rentrer...

- De mieux en mieux ! l'interrompt son épouse. Copain avec le brigadier, copain avec les richards !

- Madame, restez calme, voyons, sourit Mortechnaise. Je ne suis copain avec personne. Je me suis dit qu'il était pertinent de vous interroger à ce sujet qui, nécessairement, vous interpelle et je...

- M'interroger ? Allez plutôt poser vos questions à vos employeurs de l'Association, en particulier ceux qui appuient le projet de porcherie. Pour eux, le marais doit être au service de leurs intérêts : tuer des sternes, c'est définir de façon bien claire qu'ils se sentent propriétaires de notre environnement. Allez, hors de chez moi !

Sans saluer le visiteur, Soizig monta avec célérité les marches qui la menèrent à l'étage. Guerric raccompagna Mortechnaise vers la sortie et lui parla tout bas.

- Notez que je n'ai rien contre vous, personnellement. Mais franchement, cette Association, elle me donne la nausée. Surtout son président, René Pinto, ce salaud, je..., commença Guerric. Je le hais, souffla-t-il.

Mortechnaise prit le chemin du retour vers le gîte qu'il louait. Peu après avoir franchi les salines par la route de Bel Air, il doubla René Pinto, qui marchait dans une petite rue, aux environs de l'Office de tourisme. C'était une rencontre fortuite mais opportune : Mortechnaise voulait parler argent avec le président de l'Association. Il se gara près d'un commerce. Pinto semblait pressé, mais se montra affable.

- Ah ! Monsieur Mortechnaise. Alors, l'enquête avance ?

- Oui, pas à pas. Les éléments que vous m'avez fournis et quelques entretiens m'ont permis de débrouiller quelques nœuds. J'ai parlé avec des défenseurs de l'environnement. Soizig, vous connaissez, je suppose, considère que défenseurs de la porcherie et assassins de sternes sont liés.

- Comment ? tonna Pinto. Mais quelle audace de sa part ! Les maisons visées appartiennent toutes à des partisans de la porcherie. Cette Soizig et ses amis sont des délinquants et, de surcroît, des diffamateurs !

Pinto se calma et retrouva son sourire.

- Au fait, votre avance est prête, vous pourrez la chercher au siège de l'Association. Cette somme, ainsi que l'éventuel solde, sont en espèces, comme vous le souhaitiez. Le comptable vous demandera de signer un reçu.

- Merci ; comme je vous l'avais expliqué, ma banque et moi sommes un peu fâchés, rougit Mortechnaise. Mais, dites-moi, voulez-vous que je vous dépose quelque part ?

- Oh, non, non, cela ira, merci bien ! répondit Pinto. La pluie, vous savez, cela ne me fait pas peur. Je vais à un rendez-vous avec un client. Je marcherais sous un ouragan, moi ! fanfaronna-t-il.

Mortechnaise regarda filer Pinto, qui disparut de son horizon, sous l'écume des averses basses.

Les idées venaient plus clairement à Mortechnaise à la nuit tombée, mais ce soir-là, l'inspiration lui faisait défaut. Il décida alors de rouler un peu, souhaitant que son cerveau fonctionnât comme un moteur dégrasé, dans une analogie de mécanique fluide et performante. Il conduisait au hasard lorsqu'il aperçut deux bicyclettes mal camouflées près d'un petit bois, route de la vieille cure. Un couple apparut, paniqué par la lumière éblouissante des phares. Soizig était certes encapuchonnée, mais il la reconnut, s'enfuyant à grands coups de pédales. L'homme ne montra que son profil, avant de disparaître ; la fugacité de la vision fut néanmoins suffisante à Mortechnaise pour comprendre que René Pinto était un vrai adepte des déplacements écologiques : piéton la journée pour ses affaires, cycliste la nuit pour ses rendez-vous galants.

Le lendemain, on trouva deux nouvelles sternes empalées sur les portes de maisons, dans le bourg.

Pendant trois jours, Mortechnaise s'intéressa aux détails du marais du Mès ; il conversa avec des paludiers qui entretenaient leurs bassins. Il visita même la zone occupée par les militants anti-porcherie : l'accueil cessa d'être courtois lorsqu'il fut identifié comme « ami du pouvoir ». Le troisième soir, Mortechnaise décida de s'octroyer un jour de repos et, le lendemain, il alla observer la pointe de Merquel. Le temps était aussi pluvieux que dans un polar scandinave, mais il apprécia la vue. Il fut tiré de sa rêverie par le brigadier.

- Vous ne répondez pas au téléphone ? demanda-t-il, assis au volant d'une Dacia Duster de la gendarmerie.

- Je suis désolé, j'ai laissé mon portable au gîte. Que se passe-t-il ?

- Le mari de Soizig est mort. On l'a retrouvé chez lui.

Mortechaise monta dans le véhicule. Ils arrivèrent rapidement à la maison du drame. Des pompiers parlaient avec les gendarmes ; un journaliste patientait.

- C'est un pompier, qui récupérait un chat sur le toit des voisins, qui a aperçu Guerric. Il était pendu à la branche du chêne, à l'arrière de la maison, un escabeau contre le tronc de l'arbre. On a prévenu Soizig. Il se serait tué à cause d'elle : avant-hier, il s'est saoulé au café et a raconté à toute l'assistance qu'elle le trompait avec Pinto. Les heures passant, il aurait commencé à proclamer que la vie ne valait rien. Il a quitté le bistrot vers minuit. Le suicide est une piste privilégiée, mais deux éléments vous intéresseront.

Mortechaise interrogea le brigadier du regard.

- Premier point : nous avons trouvé une lettre manuscrite dans sa poche. L'écriture était hésitante, mais Guerric s'accuse des massacres des sternes. Il les justifie en expliquant que cela empêchait sa femme de partir. Elle l'avait plusieurs fois menacé de quitter la région avec son amant, mais sa sensibilité aiguisée pour la faune locale la retenait, tant que l'origine de ces morts restait inexpliquée. Deuxième point, le cadavre d'une sterne était empalé sur le tronc du chêne, sous le corps.

- Vous plaisantez ?

- Hélas... Si vous voulez patienter, vous pouvez m'attendre dans la voiture.

Le brigadier descendit. Il se passa un temps suffisamment long pour que Mortechaise puisse préparer toutes les questions qu'il aurait à poser. Lorsque le gendarme revint, la fin de la journée était déjà proche, de telle sorte qu'ils convinrent de dîner ensemble. Le repas fut consommé sans appétit : ce dénouement ne leur convenait pas. Mortechaise retourna dans le gîte, avec un sentiment d'expectative.

L'Association des contribuables décideurs, par l'intermédiaire de son nouveau président, déclara apprécier le zèle de Mortechaise et le remercia pour son travail. Bien qu'il ne fût pas directement à l'origine de la découverte du tueur, l'effort de son enquête avait participé, selon l'Association, à la résolution de l'affaire. Mortechaise comprenait surtout qu'on voulait rapidement effacer le scandale, mais ne s'opposa évidemment pas à ce qu'on lui payât le solde complet. On lui laissa la jouissance du gîte pendant quelques jours, le temps de s'assurer que le marais était redevenu un lieu sécurisé pour les sternes. Ce délai passé, Mortechaise put repartir, après avoir vécu cette fin de séjour en oisif. Il chargea le coffre de son automobile, vérifia une fois de plus que les billets remis par le comptable de l'Association étaient au complet et il démarra. Alors qu'il s'engageait sur la route, il vit le brigadier.

- Monsieur Mortechaise, j'ai failli vous rater ! J'ai encore tellement de questions en tête.

- Lesquelles ? demanda Mortechaise, tout en laissant tourner le moteur.

- On connaît la tranche horaire correspondant à la mort de Guerric. Apparemment, c'est plus compliqué pour la sterne. Un vétérinaire indique qu'elle est à situer au même moment que celle de Guerric, mais son

confrère assure que l'oiseau est mort plusieurs heures après le mari de Soizig. Cela voudrait dire qu'une tierce personne aurait tué l'animal et l'aurait planté dans l'arbre où Guerrie pendait.

- Vous suspectez quelqu'un ?

- Pas vraiment... Pinto était en déplacement et une foule de témoins nous assure que Soizig n'était pas chez elle. Et puis, Guerrie a bien écrit de sa main sa confession, même si...

Mortechaise fit fonctionner les essuie-glace avant ; il recommençait à pleuvoir, légèrement.

- ... même si un homme ivre est à la merci de n'importe qui, et peut tout écrire sous la menace. Mais sans preuve, c'est difficile, sourit le brigadier. Allez, je ne vous retiens pas, bonne route !

- Je vous remercie, sourit Mortechaise. Il passa la première, mais le gendarme posa la main sur la portière.

- Au fait : à quelle adresse peut-on vous contacter ? Impossible de vous trouver dans les annuaires.

- Vous ne m'y trouverez pas : je travaille grâce au bouche-à-oreille, répondit Mortechaise.

- Il y a aussi ce malentendu : vous m'avez indiqué que, lorsque vous avez distribué votre publicité dans les boîtes aux lettres, vous saviez déjà que la gendarmerie devait être très occupée par les meurtres des sternes. Mais je me souviens très bien maintenant que vos prospectus ont fait leur apparition avant même que le premier de ces volatiles ne se fasse occire.

- Je me suis sans doute mal exprimé, assura Mortechaise, en pressant délicatement la pédale d'accélération.

- On connaît bien sûr des apprentis sorciers qui inventent des maladies pour ensuite proposer le remède, rit le brigadier. Parfois, pour de basses raisons vénales, on accuse un innocent d'être à l'origine de la maladie et l'on profite de sa vulnérabilité pour lui faire porter le chapeau, voire pire !

Mortechaise accéléra plus franchement. Le brigadier trotta à ses côtés.

- Je vous rappellerai, n'oubliez pas votre portable, cette fois ! Attendez, je voulais aussi vous...

Mortechaise passa la deuxième et regarda dans son rétroviseur. Le brigadier l'observait, immobile.

Deux jours plus tard, des motards de la gendarmerie nationale découvrirent la Renault 25 abandonnée dans un chemin creux près de Nantes. Elle correspondait au signalement du véhicule que leurs collègues de la côte guérandaise recherchaient depuis la veille. La plaque d'immatriculation était fausse ; grâce au numéro de châssis, on découvrit que le véhicule avait été volé deux mois plus tôt. Dans le coffre, on trouva une petite pile d'affiches vantant les mérites de l'entreprise *Mortechaise, détective privé*, dont le sérieux de l'apparence tranchait avec l'inexistence légale de sa raison sociale.

L'habitacle était immaculé, à l'exception de quelques tâches de sang sur la banquette arrière. Elles auréolaient de vermeille le cadavre d'une sterne, sur lequel on avait déposé un lance-pierres.

« Fleur de sel »

Marie-Christine CIBRARIO

Enquête dans les marais : Fleur de sel

Vue du ciel une mosaïque de couleurs : vert, ocre, bleu, blanc, rouge, constellée de petites touches blanches, un vrai labyrinthe de chemins sinueux, les carreaux des marais de l'Atlantique, les marais salants de Guérande où vit Hervé. Ce survol en avion qu'Hervé offre à ses deux enfants l'amène à retracer mentalement le chemin qui l'a conduit ici.

Qui l'eût dit ! Né à Montbrison une bourgade plutôt bourgeoise, sous-préfecture de la Loire, ses parents tenaient une boutique de prêt-à-porter où sa sœur jumelle Virginie excellait comme vendeuse, souriante, gaie, aimable, très appréciée par la clientèle. Jacques plus jeune de 10 ans encore scolarisé, bon élève et lecteur boulimique complétait la famille ... Hervé pour sa part avait préparé un BTS banque et travaillait dans une agence locale de la ville, il logeait toujours chez ses parents avec sa sœur jumelle à laquelle il restait encore très attaché, une famille sans histoire, unie, des parents peu pressés de voir partir ses enfants mais à l'esprit ouvert, quand les oisillons voudraient quitter le nid ... Sportif il profitait à cent pour cent de la moyenne montagne environnante et il parcourait avec les copains les sentiers de randonnée des monts du Forez, les pistes de fond ou de raquettes en hiver, Pierre-sur-haute à 1650 mètres d'altitude n'avait plus de secret pour lui.

Et puis vlan un beau jour un coup de tête de Virginie, une envie de contrée lointaine, d'un autre environnement, d'un autre climat, d'une autre vie et elle annonce son départ pour la Martinique. Elle retrouverait à coup sûr un emploi si ce n'est dans le prêt-à-porter, ce serait dans l'hôtellerie, les touristes se bousculent et les postes ne manquent pas.

Et lui alors qu'allait-il devenir sans sa « moitié » ? S'imposer et la suivre, non, sur les deux c'était elle la plus indépendante et il sentait qu'elle avait besoin de partir seule. Pourtant vivre ici sans elle, impossible. Et une idée germa peu à peu dans sa tête. Lui aussi allait s'évader, laisser le lit douillet, les parents aimants, le petit frère. Et un reportage télé allait déclencher un projet inédit ! Le métier de saunier ou paludier dans les marais salants, vivre à l'extérieur, vivre de la nature, vivre le risque et les aléas mais vivre dans un cadre magique, tout le contraire de la banque. Plan courageux, incertain, il s'engageait sur un chemin difficile. Têtu il peaufina son projet, se renseigna, écrivit et tira des plans avant d'exposer sa décision à ses parents compréhensifs et attentifs au bonheur de leurs enfants. Après les

recommandations d'usage ils le laissèrent partir, la porte restant grande ouverte si tout n'était pas aussi idyllique que prévu.

Et Hervé s'engagea dans un parcours du combattant : convaincre que lui enfant de la ville, employé dans des bureaux, sans aucune expérience ni formation agricole pouvait s'engager dans la préparation du BPREA orientation Saliculture à l'EFEA la Turballe, 11 mois de formation dont 9 semaines en stage en projet de transition professionnelle. Sa motivation, sa persévérance, son niveau scolaire, sa condition physique il mit tout en avant et ça allait marcher ! Un stage chez un saunier de 59 ans qui voyait arriver la retraite sans successeur et qui détecta très vite en lui un potentiel intéressant et tous deux finirent par former une équipe soudée.

Cette nouvelle vie, il l'aima, il l'apprécia, en goûta chaque instant. Extraire le gros sel de l'œillet avec dextérité et monter les mulons véritables pyramides de sel, tirer délicatement la fleur de sel avec la lousse en fin d'après-midi à la surface de l'œillet, tout le ravissait. Il ne se lassait pas de faire le funambule sur les cadres d'argile avec sa brouette, rien ne le fatiguait, rien ne le rebutait, ni l'humidité, ni la corrosion, ni les aléas climatiques.

Un petit logement à la Turballe financé au départ par ses économies, et au passage il remerciait ses parents de ne lui avoir jamais réclamé un sou, et il s'était intégré à la population. Marié à Odile la jolie ouvrière coiffeuse qui lui coupait les cheveux, la naissance d'un petit garçon, tout allait pour le mieux, une vie bien rodée, si ce n'est...

Les premières années il recevait des lettres dithyrambiques et des cartes postales de sa sœur, elle racontait la vie qui s'écoulait sans stress sous une température estivale permanente et les plages de sable fin à l'ombre des cocotiers. Et puis plus rien. Même pas de réponse à ses lettres qui revenaient avec la mention « personne à l'adresse indiquée ». Si, un message : « Je pars pour un tour du monde avec mon ami Jamy qui a retapé un bateau. Ne t'inquiète pas, on se retrouvera à mon retour ». La police déclarera : disparition volontaire. Ses parents gardèrent toujours espoir.

La vie n'est pas un long fleuve tranquille et un matin le grain de sable, une surprise... Dans sa cabane jamais cadennassée, à quoi bon au milieu des marais, un bébé dans son couffin !!! Une petite fille bien habillée, une feuille épinglée sur son body : « Fleur, 1^{er} mai, J T M ». JTM : trois lettres qui intriguèrent les enquêteurs mais sans succès. Hervé ne pouvait détacher ses yeux de cette enfant. Dès le premier instant il s'y attacha et son nouveau

combat fut de la garder après l'enquête de police, les démarches administratives et sociales. Quand son foyer devint famille d'accueil Fleur ne leur apporta que de la joie de vivre. Hervé ressentait une grande affection pour cette petite fille et devint un père de substitution très protecteur, très fier de ses deux enfants maintenant. Et ce prénom fit d'elle le bout de chou attendrissant et mignon de ce milieu des sauniers. Et la vie reprit son cours ...

Le pilote annonce l'atterrissage imminent, Hervé reprend ses esprits. A la descente de l'avion son frère Jacques les accueille, il adore ces deux enfants et Fleur la mystérieuse, Fleur de sel comme il aime la surnommer le lui rend bien. Elle reste des heures les yeux grands écarquillés, admirative devant ce conteur intarissable qui lui invente des histoires à n'en plus finir. Il possède la fibre de l'écrivain, il s'empare de tout et de rien et transforme la citrouille en carrosse dans des narrations de haute volée et une imagination débordante. Les livres le remplissaient de bonheur et il était devenu bibliothécaire mais très vite il se trouva enfermé, prisonnier et son besoin de liberté, de nature mais aussi de quête d'histoires inédites le poussa à retrouver Hervé dans cette région oh combien attirante, haute en couleurs, mystérieuse. Hervé lui proposa de l'héberger le temps qu'il lui fallait pour se tracer une destinée à la hauteur de ses attentes. Jacques ne lui avait pas dévoilé le fond de sa pensée mais l'écriture le chatouillait et une intrigue plantée dans un tel décor, quel rêve ! Il parcourt la région, discute, se fait apprécier par les locaux heureux de rencontrer le frère de l'un d'entre eux, il renvoie une image tellement amicale, ouverte, que chacun y va de sa petite histoire. Et pour l'écrivain une goutte d'eau peut devenir rivière.

C'est l'anniversaire de Fleur, et très confiante elle lui fait part d'un secret. Toutes les années aux alentours du 1^{er} mai quelqu'un dépose un cadeau pour elle dans la cabane. Hormis Hervé et elle personne n'est au courant même pas maman, c'est un secret avec papa, c'est rigolo de penser qu'un lutin fête ses anniversaires. Elle les conserve précieusement dans un coffre de bois modèle bateau et Jacques découvre doudous, poupées, vêtements d'enfants, écharpes, bonnets, bijoux fantaisie ... accumulés au fil des années. A dix ans Fleur ne croit plus aux contes de fées et commence à se poser des questions, elle a besoin de briser le silence avec Jacques. Quel beau mystère pour quelqu'un toujours prêt à inventer une histoire et il se met à broder autour de cette fascinante découverte.

Hervé n'en a jamais parlé. Pourquoi ? Fleur n'a jamais été mise en danger il en est certain, ça Hervé n'aurait pas pu. Alors pour l'instant il garde ses interrogations pour lui, il attend le bon moment ou bien mènera une enquête discrète.

Ses pérégrinations le poussent à arpenter les marais à toute heure et il ne se lasse pas de ce spectacle unique. Il s'assoit et écoute le bruissement du sel sur l'eau quand Hervé le ramène délicatement sur les bords de l'œillet, il se délecte de son geste délicat pour récolter l'or blanc, la fleur de sel, à la lousse, il contemple son frère au visage cuivré par l'air et le soleil.

Et puis peu à peu il élargit ses prospections et s'intéresse au port de la Turballe. Il sait y faire Jacques, son sourire, sa faculté à discuter, son empathie lui ouvrent toutes les portes même celles de la capitainerie. Il découvre la vie des agents portuaires.

Le hasard veut qu'il assiste à l'entrée d'un beau voilier. « Ce couple revient chaque année à peu près à la même date, ils sont accros au calendrier ceux-là, mais ils sont réglos, pas de problème, ils mènent leur vie, ils ne restent pas longtemps mais à force on se rappelle et puis nos registres nous le confirment », remarque anodine qui résonne dans l'oreille d'un chasseur d'indices capables d'alimenter un roman. En promenade le long des quais il s'arrête devant le fameux voilier. Il remarque son port d'attache : Fort de France. Un pincement au cœur douloureux, il se rappelle, la grande sœur partie en Martinique ... et s'il discutait cinq minutes aux propriétaires de cet endroit d'où n'est jamais revenue Virginie. Le skipper s'affaire sur le pont, souriant, sympathique, il salue Jacques qui amorce la discussion et pose des questions sur la vie dans les Antilles et aimablement il dresse une belle carte postale, c'est un enfant du pays et il est fier. Mais à la question du mouillage à La Turballe, poliment mais fermement il reste dans des retranchements de choix privés, ce que Jacques admet parfaitement, pourquoi faut-il toujours que tu comprennes tout ; respecte les autres, est-ce qu'ils t'en posent à toi des questions indiscrettes ! Sa femme apparaît au loin sur le quai et ils vont repartir, ce n'est qu'une très courte escale.

Jacques regarde cette belle femme, port altier, démarche fluide, de la prestance, cheveux retenus en queue de cheval qui dégage le visage et plus elle approche et plus Jacques ressent des picotements. Que se passe-t-il, pourquoi cette silhouette lui en rappelle une autre ? Elle stoppe net, se fige. Ce qui se passe là sur ce quai l'avait-il pressenti, avait-il été attiré par ce bateau, avait-il des soupçons qu'il se devait de confirmer ... oui il avait été

surpris par la coïncidence des dates entre l'anniversaire de Fleur et le mouillage de ce bateau mais cette rencontre est vraiment fortuite !!! Sa sœur, Virginie en chair et en os, vivante !

Surprise, joie, questions, mais par quoi commencer ?

Elle ne se dérobe pas, elle l'embrasse, le serre dans ses bras. Non elle ne lui donne pas d'explications. « Hervé est impliqué alors s'il veut t'expliquer OK, le destin a peut-être décidé de mettre un terme à notre histoire ». Jacques remet très rapidement tous les éléments en place dans sa tête, Fleur est la fille de Virginie nul doute. « Non Jacques, Fleur n'est pas ma fille, je l'ai baptisée Fleur mais je ne l'ai pas mise au monde, Jamy n'est pas son père nul doute ! Mais nous y sommes attachés, pour le reste vois avec Hervé »

Et Hervé ne se défile pas :

« Oui je savais, j'ai joué le jeu, j'ai aidé ma sœur. Aucun regret, si c'était à refaire je le referais. Fleur a été heureuse, aimée, chouchoutée, dorlotée. Les liens entre jumeaux sont forts au point de tout accepter de l'autre. Une lettre de Virginie m'expliquait qu'elle et son compagnon Hector fuyaient la Martinique suite à des trafics de diamants dans lesquels Hector trempait et qu'elle ne soupçonnait pas quand elle l'avait connu. Ils se sentaient en danger et préféraient se faire oublier en partant pour ce tour du monde en bateau, ce que ni l'un ni l'autre ne pouvaient soupçonner c'était le déni de grossesse de Julie l'amie de Virginie. Dans ce milieu l'enfant était en danger et elle ne voulait pas que le père soit informé de cette naissance.

Après un accouchement dans la clandestinité elle leur avait confiée la petite fille. Que faire si ce n'est donner à cette enfant une vie digne et paisible. Alors Virginie notre sœur sans hésitation me la confia, elle la déposa dans ma cabane reconnaissable entre mille avec son cadran solaire, elle la trouverait, je lui avais tellement décrit mon espace de travail dans mes lettres distribuées en poste restante à Fort de France ! Nous ne nous sommes pas rencontrés, je n'avais aucune idée du moment précis de « la découverte », je n'ai rien dévoilé à Odile.

Et puis tu t'aperçois qu'un bateau, toujours le même accoste chaque année régulièrement à la même date. Non, je n'ai jamais revu Virginie, je ne connais pas son compagnon, nos rencontres auraient pu éveiller des soupçons. A l'approche de la date je déposais des photos et elle laissait un cadeau. Avions-nous l'intention de dévoiler à Fleur la vérité ? Sincèrement je ne sais pas mais à l'évidence le moment est venu. Elle ne craint plus rien à présent, les

réseaux de trafiquants ont été démantelés, Virginie et Hector ont tout lâché au bon moment et ils vivent maintenant honnêtement de croisières qu'ils organisent pour les touristes ».

Fleur aura besoin d'un temps pour accepter ses origines et accepter le décès de sa mère, Hervé ne savait pas non plus, Julie s'était suicidée peu de temps après le départ de sa fille.

Pour l'instant ils ne dévoilent pas tous les secrets à Fleur, plus tard ils aviseront si elle a des questions, ils la laissent grandir. Les sentiments d'Odile ne sont en rien affectés par les révélations. Les parents de Virginie retrouvent leur famille, peu importe l'histoire et ils décident d'un commun accord : rien n'est dévoilé à la police.

Fleur ne croit plus aux lutins mais à chacun de ses anniversaires elle dépose pour sa mère dans la cabane un brin de muguet du même blanc que le sel. Dans sa tête grandit le projet de partir avec Virginie et Jamy visiter la Martinique, visiter mais revenir « n'aie pas peur papa, je suis Fleur de sel et je n'ai pas l'intention de vivre ailleurs qu'ici ! ».

Hervé quant à lui conserve précieusement le message épinglé sur le body de Fleur : JTM, il avait compris que ces trois lettres lui étaient adressées Je T'aiMe.

Jacques Douci s'étire satisfait, la trame de son roman en sécurité dans la mémoire de son ordinateur, il en imagine déjà tous les développements. Des heures en compagnie de ses personnages, des heures délicieuses de connivence, des jours, des mois mais aucune impatience.

Il était encore loin le mot FIN.